


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
A
13
NAPOLI
13
Inter libros
Josephi Mariæ Paruscandoli
Antecessoris Regii
A. L. N.

RELATION DU VOYAGE DE L'ISLE DE LA VERTU,

A ORONTE.



A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT,
à l'Enseigne des trois Vertus.

M. DC. LXXVII.



AVIS AU LECTEUR.

CE petit Ouvrage étant heureusement tombé entre les mais d'un Amy également plein de lumiere & de zele, pour l'interêt public, & ayant jugé qu'il pourroit estre utile & agreable tout ensemble aux ames Chrêtiennes, j'ay crû faire mon devoir en le mettant au jour, sans craindre de faire au-

cun outrage en prenans de la forte le bien particulier d'une famille fainte, où l'Oncle donne avec une fatisfaction merveilleufe de fi falutaires avis à fon Néveu outre que cette famille ne fe fentira point de cette perte, elle ne fçauroit trouver mauvais que l'on faffe part aux autres de fon opulence, & d'ailleurs comme cét heureux Voyage eft fi facile qu'on le pût faire feulement avec les yeux & fans qu'il en coûte que quelques foûpirs. Cette entreprife en fera d'autant plus aisée & favorable, particurierement pour les ames fimples puifque l'on a tâché pour elles de mettre les chofes mefme les plus fpirituelles dans un état fenfible. Il eft vray que Dieu étant encore un pur efprit n'avoit com-

merce avec les Juifs, qu'au corps & en la chair, & que neanmoins tout au contraire ayant pris un corps n'a commerce avec les Chrêtiens qu'en eſprit ; mais luy même nous ayant donné l'exemple par ſes paraboles Evangeliques.

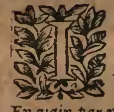
Il eſt certain que nos hommages n'en feront pas moins ſpirituels pour être expliquez par les ſymboles & des Allegories, qui pour être des fables pour des ignorans, ne laiſſent pas d'être des Myſteres pour les ſçavans & pour les ſages. L'importance n'eſt pas d'ouvrir le ſein de la nature pour en tirer de nouvelles matieres, c'eſt à dire de trouver de nouveaux ſujets, & de faire des diſcours innoüis & ſurprenans, mais de donner

de belles formes & un nouveau luſtre à celles qui ſont toutes trouvées, & que l'on met en œuvre puiſque c'eſt la figure & n'on pas la matiere qui fait la gloire des artiſans.





EPISTRE
A DAMON.



E t'ay reveu Damon, & dans tout mon voyage
Ie ne pouvois rien voir qui me plût davantage,
En vain par mille maux au plus beaux de tes jours
La Parque a mecacé d'en arrêter le cours
Aprés avoir souffert ses cruelles alarmes
Ie t'ay reveu Damon avec tous tes charmes,
Paris à mes souhaits à la fin ta rendu
Je ne me repens point de t'avoir attendu
Et bien que d'Aquilon l'invincible furie
Me surprenne en ses lieux loin de ma bergerie
Quoy que tous ses glaçons sur la terre & sur l'eau
Me fermé le chemin vers mon petit troupeau
Quelques justes que sont les soins qu'il me demande
Il faut pour quelques jours encore qu'il m'attande
Je n'ay pû refuser à tes tendres desirs
De nos embrassements les innocens plaisirs
Et de vouloir serrer jusque à la sepulture

Tous les nœufs qu'entre nous à formés la Nature,
Dans nos doux entretiens, ma fidelle amitié
De ce que je pensois t'a bien dit la moitié
Mais, le plus important me reste encore à dire
Je t'ay quitté Damon je m'en vay te l'écrire,
Dés que je te revis ce jour delicieux
A te considerer appliqua tous mes yeux
Je trouvay dans ton air, tes façons, ta personne,
Encore plus d'attrais que ton âge n'en donne,
Et la Nature en toy joint par de doux accords
Aux graces de l'esprit toutes celles du corps,
Tu n'as rien que de doux tu n'as rien qui ne plaise
Il faut qu'en te voyant, la satyre se taise.
Tu remplis tes devoirs avec fidelité
Ton esprit avec soin cherche en tout l'équité,
Le sordide interêt n'a sur toy point d'Empire,
Tu sçais en chaque lieu bien penser & bien dire,
Le Public que tu sers avec attachement
Reçoit par tes travaux un grand soulagement,
Et quoy que les amours les jeux & les delices
Te veuillent détourner de ces tristes offices
Tu sçais adroitement leur reserver un temps
Qui ne derobe rien à tes soins importants,
Habile & serieux, quand il le faut paroitre,
Doux, enjoüé, commode ; alors qu'il le faut être
Enfin de tes talents il ne m'echappe rien,
Mais le monde à son comte & Dieu n'a pas le sien,
Ce Dieu de ces talents la source & l'origine
Te forma pour atteindre une fin plus divine
Il voulut bien marquer partant d'heureux dehors,
Les admirables soins qu'il prenoit de ton corps,
Mais ton ame Damon fut faite pour luy plaire,
Il voulut que ce but fut ton unique affaire,
Et sur tout, il voulut avoir tes jeunes ans.

Les Payens à leurs Dieux consacroient le Printemps Ver sacrũ
Et Rome aux grands perils autre fois, allarmée Tit. live
N'avoit rien de plus fort contre leur main armée l. 22.
On destinoit au Temple & pour chaque maison
Tout-ce que produiroit cette verte saison ;
Mais les fleurs seulement n'étoient pas leurs offrandes.
Un plus fort sacrifice appuyoit leurs demandes
Les troupeaux, & l'esclave, & l'enfant mal-heureux
S'immoloient sans pitié pour acquitter leurs vœux,
Dieu ne veut pas de nous ces cruels sacrifices
Mais quand un cœur le cherche il en fait ses delices,
A t'on âge fecon en injustes desirs
Qui les sçait immoler fait ses plus grands plaisirs,
D'un plan d'Ambition il ayme la victime
Où du plaisir trompeur qu'offre quelque autre crime,
Ou de ces mouvements qui corrompent les cœurs,
Et dont ton âge à plus que l'Avril n'a de fleurs,
C'est ce printemps sacré c'est là ce sacrifice
Qu'il regarde icy bas de l'œil le plus propice
Car enfin ne croy pas d'en estre autant aymé
Quand tu luy donneras ton squelette animé
Lors qu'à tous les plaisirs ta presence importune
Fera de ta maison la mauvaise fortune
Et que par des efforts bien souvent superflus
Tu tirera du monde un cœur qu'il ne veut plus
De tant de voluptez ces pitoyables restes
N'exalent aux Autels que des vapeurs funéstes,
Ces sentiments forcez marquent un faux retour,
La crainte les produit & rarement l'amour,
Ce n'est pas qu'apres tout cette bonté supreme
De ce Dieu qui pour toy s'est immolé luy-mesme,
Ne reçoive par fois ce tardif payement

On le vit accepter mesme un dernier moment
Mais il faut confesser que ces graces sont rares,
Que ses divines mains en paroissent avares,
Et qu'en un corps usé l'esprit tout languissant
Pousse mal-aisément un soûpir si puissant
Hâte toy donc Damon, fais ce qu'il te demande
Du printemps de tes jours va luy faire une offrande,
Consacre à sa grandeur toutes tes actions,
Immole à son amour toutes tes passions,
Offre luy tout ton temps ton travail ta parole ;
Hors de là, cher Damon, crois que tout est frivole
Laisse dire le monde & tous ses enchanteurs
Quand ils ont bien parlé ce sont de beaux menteurs
Dont la foule entrainant ceux qui les veulent croire
Les tire pour jamais du chemin de la gloire,
Mais que leur vaut ce monde & que fait-il pour eux ,
Ce monde pourroit-il un jour te rendre heureux,
Je veux qu'il ait flatté ta legere esperance,
Qu'il ait versé chez toy des biens en abondance ,
Pourras-tu posseder tous ces biens longuement,
pourras-tu t'en servir mesme paisiblement.
Ton corps est-il exempt des miseres communes?
Par ton esprit n'a-t'il quelques nuits importunes.
Ton cœur rassasié n'a-il point de degoût?
Et ne souffre-t'il rien quand tu possedes tout?
Ne sent-il point venir cette heure formidable
Dont le seul souvenir chacun de nous accable,
Cette heure que Damon ne sçauroit éviter ,
Où Damon n'aura plus le temps de consulter,
Cette heure qui souvent se passe en réveries,
Et qui livre l'esprit à d'étranges furies.
Ah ! ne vaut-il pas mieux la sçavoir prevenir,
Et dés nos jeunes ans apprendre à bien finir,

S'attirer par l'effort des ardentes prieres
De ce Dieu tout puissant les Dons & les lumieres
Elever à son trône & nos mains & nos yeux,
Faire en tout & par tout ce qu'il ayme le mieux,
A ses Commandemens ne donner point d'atteinte
Conçevoir dans son cœur son amour & sa crainte
N'entrer que pour luy plaire en de justes emploix,
Y faire executer ses ordres & ses loix,
Car enfin de ce Dieu l'on ne peut se d'effaire,
Je te l'ay dit Damon & je ne puis m'en taire
L'impie & le mechant ont beau s'en éloigner
Jamais en le fuyant on n'a rien sçeu gagner
Il faut en le quittant tôt ou tard qu'on perisse
Et qui fuit sa bonté rencontre sa justice
Ne cherche donc par tout qu'à suivre ses desirs
Ne pousse que vers luy tes plus ardents soûpirs,
Prends en tout son esprit modere ta colere,
Fuis l'excez des plaisirs & de la bonne chere
D'aucune passion, ne sois plus maitrisé,
Secours ce Dieu du Ciel en pauvre déguisé
Sur tant de mal-heureux exerce tes largesse,
Il font tenir au Ciel surement nos richesses,
Fuis de mille beautez les appas si trompeurs
Dieu seul Damon Dieu seul est digne de nos cœurs,
Il merite luy seul nôtre tendresse extrême
Enfin ne l'aymer pas c'est se haïr soy-même
Hors de là point de paix, de plaisir, de Repos
Si l'on t'en montre ailleurs, cher Damon, il est faux.
Veüille ce Dieu si deux qui méclaire & m'inspire
Te faire executer ce qu'il me fait écrire,
Puissent mes tendres vœux au plûtost exaucez
Estre par tes Vertus encore surpassez
Puissent bien-tôt mes yeux fixez sur ta personne,
Voir fleurir t'on printemps dans ma paisible automne,

Et verser mille pleurs par excez de plaisir
De ce qu'en toy le Ciel à comblé mon desir,
Puisse-tu cher Damon, en suivant sa lumiere
Fournir de la Vertu la plus belle carriere,
Puisses je à mes avis moy-mesme être pareil
Et te servir d'exemple ainsi que de conseil.



LE VOYAGE MYSTERIEUX DE L'ISLE DE LA VERTU.

A ORONTE.



Vous blâmez ma paresse, Oronte? Vous-vous plaignez de mon silence; que sçavez-vous si ce n'est pas la vanité qui me fait taire, & si je n'ay point dessein de me rendre considerable par mon oisiveté. J'ay oüy dire que les bons esprits sont paresseux; ne pourrois-je point faire servir mes défauts à ma gloire, &

acquerir de l'eſtime par ma negligence ? Non Oronte, ce n'eſt pas ma penſée, ſi je ne vous ay pas écrit depuis long-temps, c'eſt parce que j'étois trop éloigné de vous, & dans un monde qui n'a point de Commerce avec le vôtre. J'ay parcouru bien de païs depuis que je ne vous ay entretenu, & vous ſerez peut-eſtre ſurpris quand vous apprendrez mes aventures. La Relation en ſera plus naïve que pompeuſe ; Je cherche à vous divertir plûtôt qu'à paroître éloquent, & il faut que le diſcours d'un Hermite ſoit auſſi ſimple que ſa vie. Vous ſçavez, Oronte, que j'ay beaucoup d'inclination à voyager, & que cette paſſion remplit mon ame de mille deſirs qui laiſſent peu de repos à mon eſprit. Il y a peu de Provinces que je n'aye vû ; mais tous mes voyages

n'avoient pas encor satisfait ma curiosité, & me sentant toûjours agité de la même inclination, je pris resolution de m'embarquer, & d'aller chercher sur la mer les satisfactions que je ne trouve pas sur la terre. Car enfin disois-je,

Puisque je ne vois rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller parcourir les pays étrangers;
Allons, embarquons-nous, & malgré les dangers
Contentons nôtre envie.
Si je ne trouve pas de solides plaisirs,
J'auray du moins satisfait mes desirs.

Une ame predestinée méprise tous les dangers, & les amorces de la vie pour suivre la vertu.

Ce fut ce qui me fit resoudre d'entreprendre un si grand voyage, & d'aller promener mes réveries sur les eaux, aprés les avoir si long-temps entretenu sur la terre. A peine eus-je formé ce dessein, que je pensay aux moyens de l'executer, je m'en allay sur un port de mer, & par un bon-heur que je n'attendois pas, je trouvay quan-

tité de gens diſpoſés à faire le même voyage. Il eſt vray que tous n'avoient pas le même motif, l'interêt en attiroit quelques-uns qui ſe promettoient quelque avantage pour leur fortune chez les Nations étrangeres, les autres ne s'engagent à ce voyage, que par les mouvemens d'une curioſité, qui eſt aſſez naturelle à la Jeuneſſe. Mais, Oronte, il faut que je vous diſe qu'une perſonne de nôtre compagnie nous divertit agreablement par les agitations, dont il étoit combattu, il témoignoit grand deſir de partir au plûtôt, & neantmoins il avoit de certains attachemens qui tâchoient de le retenir, nous en fûmes pleinement perſuadés, lors que jettant les yeux ſur un pays qu'il alloit abandonner.

A Dieu, dit-il, alors, sejour delicieux,
Qui m'avez derobé les beaux jours de mâ vie;
Je vous quitte aujourd'huy pour suivre mon envie,
Et vous fais mes derniers adieux.
Ne touchez pas mon cœur d'une fausse tendresse,
Retirez vous quand je vous laisse.

Divorce avec les plaisirs.

J'ay perdu trop de temps à suivre vôtre loy,
Je regrette aujourd'huy cette perte funeste,
Mais dans mon déplaisir la douceur qui me reste:
C'est que je vais vivre pour moy,
Pour rompre mon dessein vous n'avez plus des armes,
Je suis détrompé de vos charmes.

Plaisirs, ne songez plus à me venir troubler,
Par les flatteux appas qui vous sont ordinaires,
I'oppose à vos attraits des passions contraires,
Que rien ne sçauroit ébranler;
I'efface en ce moment jusqu'aux moindres pensées
De toutes vos douceurs passées.

Ces paroles nous donnerent du plaisir, & nous eûmes tous beaucoup de joye de voir qu'il étoit resolu de nous suivre. Nous voilà donc disposés à partir, mais on n'avoit pas encore determiné en quel lieu nous devions aller; les uns

vouloient faire voile du côté du Nord, les autres vouloient paſſer au Midy; pour moy j'étois d'avis d'aller en Orient, comme dans la

Beaux nou-vemés le la Con-ver-ion.

plus belle partie du monde. C'eſt là où Dieu avoit mis ce Paradis terreſtre, ſi celebre dans l'Ecriture Sainte, c'eſt là où les premiers hommes du monde ont reçeu la naiſſance: C'eſt dans ces Regions où Dieu a fait tant de merveilles, & où les Principaux Myſteres de nôtre Religion ont eſté accomplis. Je me figurois que j'y trouverois plus de ſatisfaction que dans tous les autres pays de la terre, un inſtinct ſecret que je ſentois m'y portoit, & par un effet de ma bonne fortune, ceux qui auparavant avoient des penſées contraires entrerent dans mes ſentimens: nous prenons jour pour nôtre depart, & le temps étant favorable.

On s'embarque, on fait voile, & quittant le rivage,
Tout semble nous promettre un fortuné voyage.
On pousse mille cris en sortant de ce lieu,
La bouche du canon, dit le dernier adieu,
Nos amys affligez, voyant qu'on se retire
Accompagnent des yeux en mer nôtre navire,
On s'éloigne du bord; on advance, & le vent
Pousse nôtre Vaisseau du côté du Levant.
Une épaisse fumée, offusque nôtre veüe
Quand elle disparoit, la terre est disparüe,
Et de quelque côté qu'on puisse regarder
On ne découvre plus, que le Ciel & la mer.
Mais Dieu, que d'inconstance au pays de Neptune
Qu'on void de changemens au dessous de la Lune.
On se laisse conduire aux soins des Matelots
Le vent enfle la voile, on marche sur les flots;
Mais à peine étions-nous à cent mille de terre
Quand des vents furieux nous declarent la guerre.
Tout d'un coup l'air se trouble, & mille tourbillons,
Viennent s'entrechoquer comme des bataillons:
Ces Mutins insolens que la Lune gouverne,
Font un murmure horrible en quittant leur caverne.
Et joyeux de se voir en pleine liberté
Chacun suit son caprice, & va de son côté.
La mer nous presageant un funeste naufrage
Gronde dans sa colere, & escume de rage,
Le tonnerre à son tour bruit effroyablement
Et l'Echo luy répond par un mugissement,
La tempête s'augmente, & les eaux plus emeües
Portent nôtre navire aussi haut que les nües

Resolutiõ genereuse de s'exposer à tous les perils de la vie pour trouver la vertu.

Ainsi nous soûtenons deux mouvemens divers,
Nous paroissons au Ciel, & puis dans les Enfers;
Et toûjours agités d'une mortelle crainte,
Chacun porte la peur sur son visage peinte.
On resiste pourtant, on gagne pleine mer,
Lors que des flots nouveaux commencent d'écumer.
Le Ciel pour se venger peut-estre de nos crimes,
Nous montre des tombeaux en ouvrant des abîmes:
Les plus hardis de nous paroissent étonnés
En vain nous resistons à des flots mutinés.
La tempête s'irrite, & les nuës sont prêtes,
Si nous ne perissons de foudroyer nos têtes,
Dans ce danger funeste, il nous importe peu
De perir par les eaux, ou perir par le feu;
Nous sommes sans espoir que le Ciel nous delivre
Chacun croit qu'il n'a plus qu'un seul moment à vivre.
Rien ne se montre à nous que la crainte & l'horreur,
La foudre, & les éclairs redoublent nôtre peur,
Les vents ont renversé mats, cordages & voiles;
On ne découvre plus le Ciel ny les Etoiles.
Tout est dans le desordre, enfin il faut perir,
Si le Ciel promptement ne veut nous secourir.
Tout le monde gemit d'une perte commune,
Je pousse des soûpirs, je plains mon infortune;
Et me considerant si proche de la mort,
Je regrette cent fois d'estre sorty du port.
La crainte sur mon front peint sa tremblante image,
Je tourne mes regards du côté du rivage;
Mais dans ce triste état, je vois de tous côtés

Belle description des dangers où l'ame s'expose en quittant les delices du mōde pour s'unir à la vertu.

Un Ciel tout plein d'éclairs, & des flots agités;
Pour lors je me prepare à mon heure derniere,
Ie regarde le Ciel, je luy fais ma priere,
Quand on void tout d'un coup, par un bon-heur soudain,
La mer devenir calme, & le temps plus serain;
Le vent devint plus doux, & les vagues s'unissent,
Et ces montagnes d'eau, s'abaissent, s'aplanissent,
Et faute de trouver un solide soûtien;
Ie les vois disparoître, & se resoudre à rien.
La Tempête se passe, on n'entend plus l'orage;
On n'apprehende plus, la mort ny le naufrage,
Et nous voyans sauvés d'un si pressant danger,
Nous cherchons avec joye, un pays étranger.

La tempête nous avoit jettés assez proche des Côtes de Barbarie, nous découvrîmes des Corsaires qui venoient à nous, pour nous donner la chasse; mais nous fûmes assez heureux pour nous retirer. Je ne vous diray rien de tous les lieux que nous vîmes en passant: Je vous ennuyerois, si je m'amusois à vous parler de ces Villes superbes qui sont bâties sur les nuages de la mer, & qui semblent

de loing ſortir des eaux, & s'éle-ver à meſure qu'on approche. Je ne vous diray rien auſſi des Iſles où nous abordâmes pour nous ra-fraîchir, il ſuffit que vous ſçachiez qu'elles ſont plus agreables que tous les lieux que vous habitez, & que c'eſt là où le Soleil répand ſes plus douces influences.

Pre-niers har-mes les p-pro-hes le la ertu.

C'eſt là que jamais la verdure,
De l'Hyver importun n'a reſſenty l'injure.
Tout rit dans ces beaux lieux,
Nature les a fait pour plaire,
Là dans chaque Saiſon les yeux
Trouvent dequoy ſe ſatisfaire.

Là parmy les ſombres bocages
On entend les chanſons de cent chantres volages,
Dont les airs raviſſans,
Sçavent ſans art, & ſans pratique,
Flatter l'oreille des paſſans,
Par une agreable Muſique.

La beauté de ces Iſles ne nous ar-rêta pourtant pas, un certain ge-nie qui nous conduiſoit, nous inſ-piroit ſecrettement de pouſſer plus

loing nôtre voyage. Nous fîmes voile encore trois mois sans aborder, & à la fin nous commencions à nous ennuyer de nous promener sur les eaux, lors qu'un matin qu'il faisoit clair nous découvrîmes d'assez loing quelque chose de fort élevé sans pouvoir discèrner ce que c'étoit. Nous tournâmes de ce côté-là, & étant plus prés nous vîmes que c'étoit une Isle bordée de grands Rochers qui la rendoient presque inaccessible. Elle étoit environnée de plusieurs petites Isles, dont la beauté sembloit nous inviter d'y aller prendre du repos, en effet, on se disposoit pour y aborder lorsque jettant les yeux sur une face de ces Rochers, qui bordoient la grande Isle, je leus ces Vers écrits en gros Characteres ;

L'abord difficile.

Mortel ! qui que tu ſois, qui cherches un azile.
Et des lieux écartés pour plaindre tes mal-heurs,
Si tu veux ſoulager, tes cruelles douleurs,
Ne te retire pas ſans viſiter cette Iſle.

Con- ola- ion ans es iffi- ul- és.

Je leus ces paroles avec une conſolation que je ne ſçaurois exprimer, je les montray aux autres, & nous ne pouvions conçevoir comment on les avoit gravées dans un lieu, qui paroiſſoit abandonné, & inacceſſible aux hommes.

Des Rochers élevés qui perçent juſqu'aux nuës,
En defendent les avenuës.
Vn abord ſi fâcheux, le fait apprehender,
Il eſt bordé de precipices,
Et ſi les vents ne ſont propices :
On n'en peut jamais aborder.

Ces Vers que nous avions remarqués, redoubloient nôtre curioſité, & irritoient le deſir que nous avions d'y entrer, & nous conſiderions la ſituation de ce deſert avec beaucoup d'attention, lors qu'un homme d'aſſez bonne mine, qui eſtoit dans nôtre Vaiſſeau,

ſortant comme d'un profond étonnement ; beniſſons , s'écria-t-il, tout d'un coup avec de grands ſentimens de joye ! beniſſons la Providence qui nous a conduit dans un lieu que je cherche depuis tant d'années , ſans que j'aye été juſqu'à cette heure aſſez heureux pour y aborder ; je me ſouviens d'y eſtre venu autrefois dans ma jeuneſſe , & même d'y avoir fait quelque ſejour ; mais le peu d'experience que j'avois en ce temps-là , m'en ayant donné du dégoût, j'en ſortis dans l'eſperance de trouver ailleurs de plus ſolides plaiſirs ; mais les mal-heurs qui m'ont depuis agité , m'ont bien appris que j'étois heureux , ſi je l'avois ſçeu connoître , & que penſant chercher du repos je me ſuis plongé en des cruelles inquietudes. J'ay voulu cent fois re-

L'ame s'anime par les obſtacles.

parer ma faute, je me ſuis ſouvent embarqué pour revenir dans un lieu que j'avois quitté ; mais ſoit que mon deſtin ne m'ait pas permis d'en aborder plûtôt, ou que le Ciel pour châtier mon imprudence ayt derobé cette Iſle à mes recherches, je n'en ay ſçeu approcher juſques aujourd'huy; mais puiſque je l'ay trouvée je n'en ſortiray plus, & je pretends d'y paſſer le reſte de ma vie.

Ce diſcours augmenta encore nôtre curioſité, nous le priâmes de nous dire comment on appelloit ce deſert, s'il y avoit demeuré long-temps, & par qui il êtoit habité. Oüy, dit-il, je vous l'apprendray, & je le fais avec joye parce que je ſuis convaincu, que ſi je puis vous inſpirer le deſir d'entrer dans cete Iſle, je contribuë à l'établiſſement de vôtre bon-heur.

Cette Isle donc s'appelle l'Isle de la Vertu, tout le monde en a oüy parler, mais peu de gens y sont venus, & la pluspart de ceux que le bon-heur y a conduit se sont retirez pour aller en des païs moins agreables.

Le pitoyable sort de la Jeunesse.

La jeunesse sur tout, par un leger caprice,
Abandonne ce lieu, pour le sejour du vice;
Mais se des-abusant, enfin de son erreur;
Elle ne trouve ailleurs, que tristesse qu'horreur.
Lors voulant reparer, la faute qu'elle a faite;
Elle veut revenir, dedans cette retraite;
Mais par un sort funeste, & qu'il faut déplorer
On meurt assez souvent, sans y pouvoir r'entrer.

Je ne suis pas si mal-heureux que beaucoup d'autres, puis que le Ciel permet que je revoye un si aimable desert aprés l'avoir regretté si long-temps, & pour ne vous pas laisser davantage dans l'impatience que vous avez de le visiter, je m'offre de vous y con-

duire ; mais il faut auparavant que je vous donne quelques avis neceſſaires;car ſans cela nous ne reüſſirions pas dans nôtre deſſein.Sçachez donc que c'eſt dans cette Iſle où la Vertu a étably ſa demeure, parce que c'eſt un climat le plus doux du monde , & c'eſt icy où elle montre tous ſes charmes. Quand vous la verrez vous en ſerez touché ; mais pour en venir juſques-là , il y a bien des ennemis à mépriſer & d'obſtacles à vaincre. Je vous plaindrés ſi vous marchiez ſans guide ; car aſſeurément on vous arrêteroit en chemin , & vous n'auriez pas aſſez de reſolution pour arriver au lieu où je pretens vous conduire.

On s'engage aiſément à chercher la Vertu ,
Elle a pour nous toucher une puiſſante amorce ;
Mais mille empéchemens , dont on eſt combattu
Nous en ôtent bien-tôt la force.

Voyez-vous ces petites Iſles qui ſont autour de celles-cy, elles paroiſſent aſſez belles, & ce n'eſt pas ſans deſſein; car c'eſt là où ſe retirent les plaiſirs que la Vertu a banny de ſon Iſle; Ils la regardent comme leur ennemie, ils tâchent de détourner ceux qui vont a elle, & de luy dérober les cœurs qui ont de l'inclination à l'aymer. Il ne leur eſt pas mal-aisé d'y reüſſir, ils logent en des lieux ſi charmnas qu'il faut ſe faire violence pour s'empêcher d'y aller, & quand on y eſt une fois entré, on n'en veut plus ſortir. Vous en jugerez vous-mêmes, ſi vous voulez venir avec moy dans cette Iſle la plus proche de nous; Ceux qui l'habitent ne nous arrêteront pas; je ſuis aſſuré qu'ils n'oſeront pas ſe preſenter devant moy; car quand ils trou-

vent des gens qui les mépriſent ils n'oſent plus paroître.

De toute nôtre Compagnie, je fus le ſeul qui voulut accompagner cét Inconnu dans cette Iſle qu'il me montroit, le deſir que j'avois de m'inſtruire en la viſitant, fit que je me détachay de la troupe pour le ſuivre, diſant aux autres que je reviendrois bien-tôt,& que nous entrerions tous enſemble dans l'Iſle de la Vertu. Sans mentir, Oronte, je fus ſurpris de tout ce que je vis, & je ne m'étonnay pas qu'on eût de la peine à ſe retirer d'un lieu ſi agreable.

Je voyois des ruiſſeaux, des promenoirs ſauvages,
Des Cabinets couverts, des jets d'eau, des bocages,
tout y flattoit les yeux, je voyois les chemins,
Bordez de Grenadiers, d'Orangers, de jaſſemins.
L'Hyver en ces beaux lieux ne montre point ſa face.

Les trois autres Saisons, ne luy font point de place;
Dans ce climat enfin, on ne void rien d'affreux
Le Soleil y repand des regards amoureux;
Mais il ne perce point dans les allées sombres,
S'il en chasse le froid, il respecte les ombres,
Et jamais il n'a, pû d'un regard curieux,
Penetrer le secret, de ces aimables lieux.

Retournons, me dit alors mon Guide, vous pouvez sans passer plus avant juger parce que vous voyez de la beauté des autres Isles; Il me semble que celle-cy ne vous déplait pas, & que vous ne seriez pas fasché de vous y arrêter; mais puisque je me suis chargé de vôtre conduite, je ne veux pas vous laisser dans un lieu où il fait dangereux pour vous; avoüez seulement que sans un bon-heur extraordinaire, on n'evite point les empeschemens qui détournent de la Vertu; car en verité, les autres Isles sont encore plus agreables que celle-cy.

Ces paroles me donnoient grande envie de les visiter ; mais jugeant bien qu'il n'y consentiroit pas, je retournay avec luy trouver la compagnie qui nous attendoit; je leur dis ce que j'avois vû, & je les trouvay tous occupez à considerer les dehors de l'Isle de la Vertu, ils ne pouvoient comprendre pourquoy cét abord étoit si difficile. L'Inconnu qui êtoit fort sçavant dans ces matieres nous donna l'éclaircissement que nous desirions. Vous n'ignorez peut-estre pas, nous dit il, que la seule idée de la Vertu a quelque chose qui choque d'abord l'esprit ; ce n'est pas qu'elle ne soit fort aimable ; mais parce qu'elle veut être aimée toute seule, & que pour être à elle, il faut être detaché de tout le reste, il se trouve peu de gens qui veüillent s'engager à son service.

Et se faire obeïr aux Princes & aux Roix,
Et je pense qu'elle se fonde.
Lorsqu'à tous le mortels, elle impose des loix,
Sur ce qu'hors d'elle seule, il n'est rien dans le monde
Qui soit digne de nôtre choix.

Empire de la vertu.

Elle a donc êtably sa demeure dans cette Isle, dont l'abord comme vous voyez paroit assez rebutant, pour montrer qu'elle fait un peu mauvais visage au commencement; mais qu'apres cela elle est pleine de douceurs & de tendresses. En effet vous n'avez jamais rien vû de plus agreable que le dedans de cette Isle, je suis assuré que vous n'en voudrez plus sortir quand vous y serez entré, & que vous en aimerez mieux le sejour que tous les autres lieux de la terre.

Son temperament.

D'où vient donc luy, dis-je, que vous n'y estes pas demeuré aprés y avoir entré autrefois, & que

vous eſtes allé chercher ailleurs des contentemens plus ſolides. Helas! dit-il, en pouſſant un grand ſoûpir, j'étois trop Jeune en ce temps-là pour avoir toute l'experience qui m'ètoit neceſſaire. Je ne prevoyois pas les mal-heurs que je m'attiray en ſortant d'un lieu où mon deſtin m'avoit conduit : que j'aurois evité de larmes ſi je n'avois point quitté cét Innocent ſejour ? Mes paſſions qui entreprirent ma conduite, me faiſoient eſperer mille plaiſirs, & en effet, elles me menerent d'abord par des voyes aſſez douces; mais helas! ces legeres ſatisfactions ont eſté bien-tôt mêlées de chagrins: que ces premieres douceurs m'ont attiré de cruelles afflictiõs, & qu'elles ſont devenuës fatales à mon repos; mais ne parlans plus d'une choſe, dont je veux perdre le ſou-

venir, disons seulement que faute d'experience, on se jette en mille desordres, on se plonge en mille inquietudes, & qu'il est presque impossible que la jeunesse (qui d'ordinaire ne suit que la violence de ses desirs) se laisse gagner aux attraits de la Vertu qu'elle ne connoit pas. Ce n'est pas que la raison ne nous apprenne qu'elle seule merite nos empressemens ; mais avec tout cela, quand les passions sont fortes, la vertu à beau s'opposer à nos desseins.

Elle pretend Regner sur la Terre & sur l'Oonde
Elle nous montre en vain ses charmes impuissans,
Il faut d'autres attraits pour arrêter nos sens
Et pour gagner un cœur rebelle,
Vn esprit qui connoit, que pour suivre sa loy,
Il faut s'aneantir, & renoncer à soy,
Trouve qu'elle n'est plus si belle.

Ne vous étonnez donc pas si je fus assez imprudent pour me retirer,

vous connoîtrez un jour qu'il eſt mal-aisé de ſe maintenir auprés d'elle, & encore plus difficile d'en approcher. Vous avez déja vû les plaiſirs qui ſe ſont refugiez autour de cette Iſle pour amuſer les Paſſans, mais ce ne ſont pas les ſeuls ennemis, dont il faut ſe deffendre, vous en trouverez encore d'autres au dedans qui employeront toute leur adreſſe pour vous plaire. Allons, entrons dans l'Iſle ; car j'ay trop d'impatience d'aller voir ce que j'ay eſtimé autrefois avec tant de paſſion.

En diſant cela nous nous apperçûmus que le reſte de la compagnie nous avoit quittez pour entrer dans les autres petites Iſles, & quoy que nous puſſions leur dire, ils s'y trouvoient ſi bien qu'il nous fut impoſſible de les retirer. Ils nous dirent tous qu'ils nous attendroient

tendoient au retour, & cependant qu'ils paſſeroient là des momens fort agreables. Je fus donc le ſeul qui voulut accompagner l'inconnu, & comme nous entrions, un jeune homme d'aſſez bonne mine ſe preſenta à nous pour nous conduire, il s'y offrit de la meilleure grace du monde, il avoit l'air doux & complaiſant, & on voyoit dans ſon port & dans ſon vray viſage quelque choſe de fort agreable. Je remarquay qu'il avoit bonne opinion de luy; car il ſe regardoit inceſſamment avec beaucoup de complaiſance. Il nous fit cent reverances pour nous obliger de le recevoir dans noſtre compagnie; Il nous promit de nous accompagner dans tout noſtre voyage, & de nous montrer ce qu'il y avoit de plus curieux dans l'Iſle.

Pour moy j'avouë que j'étois ravy de ſa civilité; mais mon Guide qui le connoiſſoit ne voulut jamais ſe prevaloir de ſa complaiſance. Je le priay ſeulement de me montrer ſa maiſon, afin qu'a mon retour je pûſſe luy rendre viſite; mais il me dit qu'il n'avoit point de demeure à luy, parce qu'il étoit bien venu par tout, & qu'il y avoit peu de gens qui comme nous reçeuſſent ſi mal les avances qu'il avoit faites. Il en fut rebuté; car il diſparut en un moment ſans que nous viſſions par où il avoit paſſé; j'en demeuray ſurpris lors que mon guide qui s'en aperçeût, ne vous étonnez pas, me dit-il, de l'adreſſe de ce galant-homme; vous ne ſçaviez pas que c'eſt l'amour propre qui vouloit ſe joindre à nous, il eſt ſi ſubtil, qu'il ſe mêle inſenſiblement dans toutes ſortes de Com-

Intrigue de l'amour propre.

pagnies, il previent pour ſe faire agéer ; mais lorſqu'on le rejette, il ſe retire ſi adroitement qu'on ne s'aperçoit pas de ſa fuite. En verité, luy dis-je, je ne m'étonne plus de ce qu'on luy fait par tout ſi bon accueïl, il eſt le plus agreable du monde, & quand vôtre rudeſſe l'a contraint de ſe retirer, je me ſentois tout diſposé à luy accorder mon amitié.

Son air a des attraits capables de charmer,
Son eſprit eſt galant, & ſon humeur civile
Et plus on l'entretient, plus il eſt difficile
De ſe defendre de l'aymer.

Aprés avoir quitté l'amour propre nous trouvâmes une grande prairie arrosée de quantité de Ruiſſeaux bordez de grands arbres, c'eſt aſſurément un des plus baux endroits de l'Iſle.

C'eſt là que parmy la verdure,
On entend des Ruiſſeaux, l'agreable murmure

Et que tous les oiſeaux gazoüillans leurs chanſons,
Inſtruiſent leurs petits, & leur font des leçons.

En ſortant de cette prairie nous trouvâmes une Ville dont les Ruës êtoient aſſez belles. Les habitans y ſont fort civils & courtois, elle eſt extremement peuplée, on y aborde de toutes les parties du monde dans l'eſperance d'y faire quelque fortune. En effet on y void des belles maiſons; mais les anciens habitans nous dirent que les meilleures familles n'y ſubſiſtoient pas long-temps, que tout ce qui paroiſſoit pour lors de plus ſuperbe n'étoit bâty que depuis quelques années, & qu'il ne reſtoit que des triſtes debris de celles qui autrefois avoient eſté magnifiques. Cette Ville s'appelle Complaiſance du nom de la Dame à qui elle appartient. Comme nous

La Complaiſance.

nous promenions dans une grande place ou chacun nous faisoit mille amitiez, nous la vîmes venir à nous avec un visage riant, & un air le plus joly du monde. Je commençois à prendre plaisir à son entretien lorsque mon guide me dit de ne me pas arrêter à ses paroles, parce qu'elle déguisoit toûjours ses pensées ; & quoy, me dit-il, ne connoissez-vous pas encore Complaisance.

Apprenez que c'est une Dame
Qui ne montre rien moins que ce qu'elle a dans l'ame.
Soit qu'il faille approuver ou le bien ou le mal,
Elle le fait d'un air égal,
Toûjours elle paroit au dehors satisfaite,
Soit qu'elle arrive ou nom, à ce qu'elle souhaitte.

Cette Ville est bâtie sur le bord d'une Riviere qu'on appelle Flatterie ; Cette Riviere est celebre par le trafic de quantité de gens qui y ont fait fortune pour s'y estre

La Flatterie.

embarquez à propos ; mais elle eſt encore plus fameuſe par le debris d'une infinité de Perſonnes qui y ont fait naufrage.

Les civilitez que nous recevions en ce lieu là ne me déplaiſoient pas, ce qui fut cauſe que l'Inconnu me parla avec un peu d'aigreur; ſi vous voulez, me dit-il, vous arrêter à tout ce que vous trouverez nous n'arriverons jamais où nous avons deſſein d'aller, ne vous ay-je pas dit d'abord qu'il y avoit mille difficultez à vaincre, devant que d'entrer dans le Palais de la Vertu, nous ſommes dans ſon Iſle, mais ſa maiſon eſt encore bien éloignée, & ſi vous ne voulez me ſuivre, je ſeray contraint de vous quitter pour continuer mon voyage. Je luy promis que je ferois tout ce qu'il voudroit, je ſortis de Complaiſance, parce qu'il le ſouhaitta,

& nous allâmes coucher à delicatesse.

C'est un Château aussi agreable qu'il y en ait au monde, tout y rit, tout y plaît, il est pourtant plus beau que riche, & la plus fine architecture y est observée dans toutes ses Regles. Il est bâty entre un bocage & un grand canal qui y entretiennent en tout temps un air fraiz, & les avenües sont bordées de fleurs. Comme nous abordions nous arrivâmes à un Cabinet de Jassemin, où une Dame accompagnée d'une fille qui avoit fort mauvaise grace, êtoit assise dans un fauteüil. Ie m'arrêtay pour la considerer, & je connus que c'étoit delicatesse; mais j'étois en peine de sçavoir qui êtoit la personne qui l'accompagnoit lorsque mon guide me dit qu'elle s'appelloit Repugnance; Ce que je reconnus en

La delicatesse.

ſuite, par la quantité de grimaces que je remarquay ſur ſon viſage: au reſte Delicateſſe a receu d'aſſez beaux avantages de la nature, elle - a la taille belle, & je ne ſçay quoy de jeune dans le viſage qui ne déplait pas, & s'étant levée pour ſe retirer quand elle nous aperçeût, je remarquay dans ſa demarche une certaine negligence qui luy donnoit beaucoup de grace.

On void en ſon viſage, une grande jeuneſſe,
Son eſprit eſt brillant, & plein d'enjoüement,
Enfin tout ce qui peut, rendre un objet charmant
Se rencontre en delicateſſe,
Et ſans ſa trop grande moleſſe,
Elle plairoit extremement.

Nous luy fîmes nôtre compliment qu'elle reçeut avec aſſez de froideur, & je remarquay qu'elle n'étoit pas trop aiſe de nous recevoir dans ſa maiſon, & de peur de s'in-

commoder ; mais comme il êtoit fort tard,nous fûmes contraints de nous y arrêter.

Nous en partîmes de grand matin pour aller à une Ville assise sur une montagne assez proche. Le grand chemin qui y conduisoit, êtoit bordé des grands arbres,dont les écorces êtoient toutes gravées de chiffres, ce qui me fit d'abord juger que nous allions dans un lieu où il ne faudroit pas faire long sejour. Ce chemin êtoit remply de personnes d'ont les uns alloient à cette Ville, & les autres en revenoient. Je remarquay cette difference entr'eux,que ceux qui alloient dans la Ville êtoient extraordinairement enjoüez, leurs discours êtoient pleins d'affeterie, & leur action pleine de passion & d'emportement, ceux au contraire qui en revenoient paroissent ex-

trement ſerieux, & je voyois dans leurs yeux une ſecrette confuſion qui témoignoit qu'ils n'étoient pas ſatisfaits de leur voyage. Je ne comprenois pas ce myſtere, lorſque l'Inconnu pour m'en inſtruire, apprenez, me dit-il, que cette Ville que vous voyez, s'appelle, Coqueterie, ces jeunes gens qui y courent avec tant d'empreſſement s'imaginent d'y trouver de grandes douceurs; mais ceux qui en ſont de retour, deplorent le temps qu'ils ont mal-heureuſement ſacrifié à des folies; c'eſt pour cela qu'ils ſont auſſi ſerieux que les autres paroiſſent enjoüez, & ceux-cy ſeront bien-heureux s'ils peuvent quelque jour ſe détromper comme les autres. Il faut du temps, luy-dis je, pour ſe deſabuſer de mille extravagances, on a beau nous repreſenter des veritez

Coqueterie.

importantes à nôtre repos, les années nous en apprennent plus que toutes les instructions que l'on nous donne.

La vieillesse a beau nous prêcher,
On n'en croid pas à sa science,
Rien du tout ne nous peut toûcher,
Que nôtre propre experience ;

Il est vray, repartit mon guide; mais enfin si on vouloit faire un peu de reflexion sur les extravagances où nous engagent nos passions, on rougiroit peut-être de ses propres foiblesses. Nôtre esprit ne concevra-il jamais que nos emportemens nous attirent du mépris, & que ces affections continuelles qui sont si communes au païs de Coqueterie ne servent qu'a nous rendre ridicules. Tout y est affecté, l'air, le port, & les paroles, & pour vous en donner plus de connoissance, si vous vou-

lez, nous y ferons quelque ſejour. Non, luy dis-je bien loing de m'y arrêter, je n'y veux pas ſeulement paſſer, je ne ſuis pas aſſez curieux pour m'inſtruire des choſes que je n'approuve pas, j'ay ſouvent oüy parler de ce païs là, mais je n'ay jamais eû envie d'y aller, il ne m'a jamais plû, & je ne penſe pas qu'on puiſſe aymer un lieu où l'on renonce à la Religion.

En ce lieu, m'a-t'on dit, chacun s'en fait conter,
Autant les laides que les belles,
Et il ſuffit de les flatter,
Pour être bien venu prés d'elles,

Nous détournâmes dans une grande prairie pour ne pas paſſer dans la Ville, & aprés avoir fait aſſez de chemin, nous vîmes un grand jardin plein de fleurs, où les gens de Coqueterie venoient à la promenade. Je m'arrêtay un moment pour les conſiderer. Lorſque mon guide ſe tournant vers moy :

Regarde, me dit-il, prés de cette fontaine,
Diane, Cleonice, Amarante, Climene,
Doris, Sylvie Aminte, Olimpe, Amarilis
Et tout proche l'agreable Philis,
Qui se promene seule à travers la prairie,
Pour mieux entretenir sa douce réverie.

Nôs ridicules des coquettes.

Je les consideray un moment avec assez d'attention, & je pris sur tout plaisir, à observer, celle qui se promenoit toute seule.

Son port, son air, son action,
Marquoient beaucoup de passion,
J'en eus quelque envie de rire,
Et ne sçeus m'empêcher de dire
Bon Dieu! qu'on est badin dans le pays Coquet,
Et qu'un lieu si méchant rend un esprit mal fait.

Je ne sçeus m'empêcher aussi de rire de tous ces noms, & de me moquer de la folie du monde, & sans nous arrêter d'avantage nous tournâmes nos pas d'un côté où le païs étoit plus couvert, parce que le Soleil commençoit à nous incommoder; aprés avoir marché un peu de temps nous entrâmes

dans un bois, où nous vîmes trois filles qui ſe promenoient, & qui furent un peu ſurpriſes de nôtre rencontre, leur veüe m'inſpira d'abord autant de reſpect pour elles, que j'avois conçû de mépris & de dégoût pour celles que j'avois veüe dans la prairie, & je ne pouvois me laſſer d'admirer un certain air que je n'avois reconnu qu'en elles. L'une avoit la mine franche & ouverte, on liſoit juſques dans le fonds de ſon ame, & on découvroit toutes ſes penſées. L'autre avoit la phiſionomie la plus douce & la plus innocente du monde, elle rougit auſſi-tôt qu'elle nous apperçût, & baiſſa les yeux pour ne nous pas voir. La troiſiéme étoit fort ſerieuſe ſans effecter neanmoins de le paroître. Son habit étoit ſimple, mais fort propre. Tout ce que je voyois en el-

les me plaisoit, mais j'en eus encore plus d'estime quand je sçeus que c'étoient la simplicité, la pudeur, & la modestie. Je leur conseillay de ne pas aller à Coqueterie de peur de corrompre leurs bonnes inclinations, & elles me répondirent avec un grand soûpir qu'elles n'avoient garde de s'y presenter puisqu'on les en avoit bannies, avec deffences d'y jamais entrer.

La simplicité la pudeur la modestie

De-là nous continuâmes nôtre chemin à l'ombre des arbres, & nous descédîmes enfin dãs un vallon fort ombrageux & fort épais. Je voyois là une confusion d'allées toutes obscures, & écartées les unes des autres, quantité de Personnes s'y promenoient, mais separément, chacun s'entretenoit avec ses pensées. Je voulus entrer dans une de ces allées, & d'abord celuy qui y

étoit entra dans une autre, pour éviter ma rencontre. Au pied de cette vallée couloit un Ruiſſeau, dont l'eau eſt extremement claire, parce que ſon lit eſt plein de petites pierres, & d'un gros ſable qui cauſent un petit murmure tout propre à rendre un eſprit penſif & melancholique. Auſſi je voyois ſur le bord quantité de perſonnes couchées ſur l'herbe, & aſſez éloignées les unes des autres qui ne diſoient pas un mot. A quelques pas de là paroiſſoit un Château qui n'avoit rien d'agreable au dehors, & dont quelque ruines montroient qu'ils n'étoit pas habité, ou du moins que ceux à qui il appartenoit en avoient peu de ſoin. Je ne comprenois pas d'où venoit ce grand ſilence & cette humeur réveuſe, lorſque mon Guide me dit que c'étoit le ſejour de la Réverie,

La réverie.

que ce Château luy appartenoit, & qu'elle avoit choisi cette demeure comme un lieu tout-a-fait conforme à son humeur. Tandis qu'il me parloit je tournay les yeux du côté du bois, & je la vis venir droit à nous dans une allée couverte. Nous ayant apperçû, elle voulut se détourner pour éviter de nous parler ; mais je courus apres elle, de sorte qu'elle fût obligée de s'arrêter & de m'attendre. Je vis une fille assez maigre & fort serieuse, & toûjours plongée dans les pensées qui l'occupent ; elle arête ses yeux sur le premier objet qui se presânte;mais elle ne le void pas, quoy qu'il semble qu'elle le considere avec grande attention; Elle regarde tout sans rien voir, elle paroît assez recüeillie, & ne trouve point de plus agreable entretien que ses pensées. Je sentis

d'abord quelque ſimpathie pour elle, il me ſembloit que ſon humeur ne s'accordoit pas mal avec la mienne, je voulus gaigner ſon amitié, & je luy dis pour cela cent choſes obligeantes; mais elle ne répondoit preſque pas, & le peu de paroles que j'en tirois êtoient dittes fort mal à propos. Ie ne ſçeus m'empêcher d'en rire, ſur tout de la derniere réponſe qu'elle me fit quand je luy parlois de la beauté de ſa ſolitude.

Car comme je parlois encor
Elle me répondit; mais tout à la traverſe,
Que le puiſſant Saphy de Perſe,
Feroit en peu de temps, la guerre au grand Mogor.

Elle avoit avec elle le ſilence qui l'aidoit à marcher, il eſt tel que la Peinture le repreſente, il faiſoit quelques grimaces des yeux, & tenoit un doigt ſur la bouche. Comme je vis que je ne pouvois

tirer raison de l'un ny de l'autre, je les quittay, & voulus entrer dans une allée pour y rêver, comme les autres ; mais l'Inconnu me retint, disant qu'il ne falloit pas demeurer plus long-temps en ce lieu-là, parce que Rêverie est une des plus facheuses ennemies de la Vertu, & peut-estre celle qui luy est la plus contraire. Je luy obeïs, nous sortîmes de ce desert, & en passant il me fit prendre garde à une grotte fort obscure & couverte de feüillages qui me dit estre la demeure du silence. Le silence.

De Réverie nous allâmes à amusement qui est fort proche de là, c'est un des plus jolis lieu que j'aye veu dans nôtre voyage, il est petit, mais fort agreable, il est situé dans une grande prairie où l'on void quantité de petits ruisseaux, & quelques bocages. Tou-

tes les maisons y sont bien bâties, & ont toute sorte d'ornemens au dehors. On void de grands bassins & des jets d'eau dans toutes les places, & je puis dire que l'on trouve à amusement des curiosités que l'on ne voye peintes dans les plus belles Villes.

L'amusement.

On y void tant de raretez
De differens objets, & de varietez
Que l'humeur la plus triste y peut se satisfaire,
L'esprit le plus bigearre, & le plus languissant,
Y trouve des sujets capables de luy plaire,
Et dequoy divertir, le chagrin qu'il ressent.

Le maître de ce Village est fort jeune, il perd la plus grande partie de son temps à considerer la premiere chose qui se presente à ses yeux, le moindre objet arrête ses pensées. Je ne m'ennuyois point dans ce lieu-là, & j'avés envie d'y passer le reste du jour, lorsque mon conducteur me dit qu'il fal-

loit aller jusques à negligence. Nous y arrivâmes d'assez bonne heure, c'est un lieu presque desert, les habitans y sont faineans, les terres d'alentour y sont inutiles, & steriles, & je fus surpris de ne trouver pas un artisan en tout le Village. On n'y travaille point, les maisons y sont mal-bâties & negligées. En y arrivant nous vîmes tout le monde dans les Ruës sans aucune occupation, je m'en étonnay, & mon Guide qui sçavoit parfaitement tout le païs, me dit qu'on ne se gouvernoit pas à Negligence comme dans les autres, on y passe le jour à dormir, & la nuit à joüer & à se divertir. Voicy ce qu'il m'en apprit.

La Negligence

Lorsque la nuit sortant de ses cavernes sombres;
Verse dans l'Univers, le repos & les ombres,
Quand le Soleil se cache, & que le jour s'enfuit,
Que par toute la terre on n'entend plus de bruit,
Que la silence regne, & que chacun sommeille
A Negligence on veille.

Lorsque dans L'Orient, le Soleil de retour,
Chasse l'obscurité pour faire place au jour,
Que l'esprit le plus lâche excitant son courage,
pour n'estre pas oisif, retourne à son ouvrage,
Qu'on s'occupe par tout avec plus grand effort
A Negligence on dort.

Lorsque chez les voisins, tout demeure tranquille,
Que l'on n'oseroit pas, dire un mot inutile,
Que la loy du pays, interdit l'entretien.
Que tout est dans le calme, & qu'on n'entend plus rien,
Que dans les autres lieux, on garde le silence,
On cause à Negligence.

Je n'approuvay pas les maximes de ce lieu-là, & ce ne fut que par contrainte que nous y passâmes la nuit. En nous retirant la Dame à qui étoit la Village vint à nous, & nous fûmes obligés de luy faire civilité. Negligence est une personne qui n'a rien de beau, elle-a la taille petite, son air est desagreable, son action negligée & ses habits mal propres, & pour ne rien deguiser.

Son air affoiblissant, sa parole tremblante,
Ses regards languissans, & sa demarche lente,
Ses cheveux mal peignez, & ses yeux sans éclat,
me la firent paroître, en si mauvais état,
Que j'en eus du dégoût si tôt que je leus veüe:
Elle qui le connut, se cacha de dépit,
Je ne regarday point le chemin qu'elle prit,
Ny ce qu'elle étoit devenüe.

On nous mit coucher dans une Chambre mal propre où toutes choses ětoient mal arrangées, aussi dés que le jour parut nous partîmes pour nous rendre ce jour-là à Inconstance. En allant nous passâmes par Tiedeur, c'est une maison si mal bâtie que je ne voulus pas y entrer, & la maîtresse qui en porte le nom étant sortie par hazard ne me donne pas plus d'envie de m'y arrêter. C'est une fille fort laide, mais qui fait pourtant la dedaigneuse, vous diriez que tout est indigne d'elle, rien ne la contente, elle fait la precieuse, & cependant c'est la plus desagreable personne du monde. La Tiedeur.

Pour vous dire en un mot, ce que c'eſt que Tiedeur
Deux vers vous en feront, la peinture fidelle,
Oronte ? l'on ne peut, jetter les yeux ſur elle,
Sans qu'elle faſſe mal au cœur.

La jalouſie. Proche de là paroiſſoit un bois où il falloit paſſer; apres y avoir marché quelque temps nous trouvâmes un endroit fort épais que l'Inconnu me dit eſtre le ſejour de la jalouſie. On y void en tout temps des broüillars qui ne ſe diſſipent point, c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on y decouvre toûjours les choſes autres qu'elles ne ſont. La Ialouſie ne ſe montra point, ſoit qu'elle fût occupée ailleurs, où qu'elle eût honte de paroître; Elle n'oſe preſque pas ſe faire voir; elle rougit quand on l'obſerve, elle fait ce qu'elle peut pour ſe déguiſer, mais il eſt toûjours aisé de la reconnoître. J'appris qu'elle ne ſe donnoit jamais de repos, qu'elle paſſoit ſa vie à ſe tourmenter, & que quand elle

elle n'avoit pas de veritables sûjets de s'inquieter, elle en cherchoit d'imaginaires. Je remarquay que sa maison êtoit perçée de tous côtez, & qu'on voyoit aisément tout ce qui se faisoit au dehors. Autour de sa maison êtoient quantité de petites grottes d'où je vis sortir en foule les soupçons, ce sont des enfans mal-faisans, qui ont les yeux troubles, & le visage fort pâle. La curiosité me prit de visiter plus particulierement ce desert, lorsque mon Guide pour m'en empêcher me remontra qu'il êtoit tard, & que ce n'étoit pas la où il falloit passer la nuit, parce qu'on n'y dormoit point. Je le suivis, & en continuant nôtre chemin, je vis la Jalousie couchée sur l'herbe au pied d'un arbre; son visage maigre, & de fait me fit compassion, & sa veüe me confirma ce Soupçons.

que j'en avois autrefois oüy dire.

Son eſprit inquiet, eſt toûjours plein d'ombrages,
Ses ſoupçons importuns deviennent ſes Tyrans,
Ils font voir à ſes yeux, des Phantômes errans
Et mille confuſes images
Qui jettent dans ſon cœur, cent chagrins differens.

Je ne m'amuſay pas à l'entretenir; car outre que les triſtes pensées qui l'occupoient, ne luy auroient pas permis de me répondre, il ne reſtoit de temps que ce qu'il en falloit pour arriver à Inconſtance. Nous quittâmes donc le bois, & en ſortant nous entrâmes dans un païs de ſable qui nous faiſoit beaucoup de peine à marcher. Apres cela nôtre chemin nous conduiſit dans un bocage où les vents donnoient inceſſamment, les feüilles des arbres y ſont dans une agitation continuelle, le temps y change à tous moment; Tout cela me fit

L'inconſtãce.

juger que nous n'êtions pas loing d'inconstance. En effet je decouvris fort prés de nous un Château bâty sur le sable au bord d'une Riviere assez Rapide. Je tournois mes pas de ce côté-là, lorsque j'apperçeus la maîtresse de ce Château qui sortoit pour aller à la promenade. Je ne sçaurois pas bien vous dire comment elle est faite, parce qu'à tous momens elle change d'air & de visage, elle n'arrête jamais en une place, ou si elle s'arrête quelquesfois un instant, elle marche apres si vîte que ceux qui l'accompagnent ne sçauroient la suivre. Quand elle donne quelque ordre on ne se hâte pas de l'executer, parce que d'ordinaire elle change d'avis. Sa maison n'est pas achevée, on y travaille incessamment, mais on ne fait jamais rien qui luy plaise. Avec tout cela elle

a quelque choſe de fort agreable, & ſi elle avoit un peu moins de legereté, elle l'emporteroit ſur beaucoup d'autres.

Dans les traits du viſage, elle n'a rien de laid,
Ella-a meſme en ſon port, quelque choſe qui plaît;
Mais ſon air inconſtant la rend deſagreable
Vn peu de fermeté, luy ſieroit beaucoup mieux
Et la rendroit bien plus aymable,
Que cét éclat ſi vif, qui brille dans ſes yeux.

Celuy qui l'aidoit à marcher avoit aſſez bonne mine, il me fit d'abord un viſage aſſez doux, mais un moment apres il prit un air fort ſerieux, je demanday à mon Guide, qui il étoit, & il me dit qu'il ſe nommoit Changement. Elle avoit auſſi à ſa ſuite une fille fort jolie, qui avoit dans les yeux une vivacité extraordinaire; mais on y voyoit beaucoup de legereté; car ils ne s'arrêtoient jamais ſur un meſme objet. Comme elle me vid approcher, elle avança quelques

Le Changement.

pas pour me parler, & puis elle se retira sans rien dire; Elle tenoit des tablettes où elle écrivit quelques paroles, & en mesme temps les effaça & comme j'étois en peine de sçavoir son nom, J'appris qu'elle s'appelloit Irresolution.

Je ne m'atrêtay pas long-temps avec des personnes si volages, & je me retiray dans un endroit du bois fort épais à dessein d'y passer la nuit, car la Saison étoit belle, & la lune fort claire. Je me couchay soubs un arbre; & l'Inconnu a quelques pas de moy, je commençois à m'endormir lorsque j'entendis une voix assez proche de nous, dont la douceur me charma l'oreille. En verité je n'ay jamais rien oüy de plus agreable; c'étoit une fille qui combattoit entre la grace & la nature, & qui exprimoit par la naïveté de ses pa-

roles, les divers ſentimens qui naiſſoient dans ſon eſprit. Voicy ce qu'elle chantoit, les vers ne ſont pas bien reguliers, mais ils ſont aſſez bons pour une chanſon; je trouvay l'air ſi joly que j'ay tâché de me ſouvenir des paroles.

Je le ſçay bien, la vertu eſt aymable,
Mais ſa rigueur, la rend deſagreable.

Je n'ayme pas, je ne le ſçaurois taire,
Sa dureté ny ſon viſage auſtere.

Dés qu'un eſprit deſſous ſa loy s'engage,
Sa belle humeur devient toute ſauvage.

Où ſi elle-a quelque choſe de tendre,
Hà! croyez moy, qu'elle le ſçait bien vendre.

Pour accomplir ce qu'elle nous inſpire,
Il faut paſſer ſes jours dans le martyre.

Quoy donc toûjours être dans la contrainte
J'ayme bien mieux, ne paſſer pas pour ſainte.

Si pour le moins, elle vouloit permettre,
Quelque douceur, on ſi pourroit ſoûmettre.

Mais que d'abord, on ſe rende inſenſible,
Hà ſans mentir, je le trouve impoſſible.

Helas vertu ! que tu parois cruelle,
Change ta loy, elle en sera plus belle.

Va, laisses-moy, suivre mes destinées,
Ie te promet, mes dernieres années,

Pour nous gaigner, tu as beau nous promettre,
Ie ne sçay, quoy qu'on ne void point parêtre.

On ne void pas la gloire qu'on merite,
Mais on void bien, la douceur que l'on quitte.

On n'est à toy qu'en mourant à soy-mesme,
Hà c'en est trop, ta rigueur est extrême.

En achevant ces dernieres paroles elle se teut, soit pour se reposer; ou plûtôt pour donner passage à ses soûpirs, & laisser couler ses larmes. Je vous avoüe que la tendresse de ses paroles jointe à la douceur de sa voix me toucherent, & je compatissois sensiblement à à la peine de cette Inconnuë, lorsque recommençant de chanter, elle me donna autant de joye par ses dernieres paroles qu'elle m'avoit inspiré de compassion par les

premieres. Voicy ce qu'elle chanta en reprenant le diſcours qu'elle avoit interrompu.

Converſion à la vertu.

Il faut pourtant ſe reſoudre à te ſuivre,
C'eſt cette mort, qui nous doit faire vivre.

Hé bien Vertu ! tu ſeras ſatisfaite,
Mon pauvre cœur à t'obeïr s'apprête.

Mourons ! mourons, la Vertu nous l'ordonne,
Et meritons par là nôtre Couronne.

Adieu plaiſirs ! enfin je vous mépriſe,
D'une autre ardeur, je ſens mon ame épriſe.

Pour arrêter un cœur dans l'eſclavage,
Vous n'avez rien qui ne ſoit trop volage.

En un moment on vous void diſparoître,
Et vous mourez en commençant de naître.

Si d'abord vous flatez par vos charmes,
Bien-tôt apres, que vous cauſez de larmes.

C'eſt trop long-temps vivre, ſous vôtre Empire,
N'eſperez plus qu'apres vous je ſoûpire.

Ne pretendez plus rien ſur ma perſonne,
Retirez-vous, quand je vous abandonne.

La croix déplait, he bien je le veux croire,
Mais tout eſt doux, quand on ayme la gloire.

Allons, allons, où le Ciel nous appelle,
Non, non, mon cœur ; ne ſoyez point rebelle.

I'entends sa voix, il faut que je réponde,
Hà c'en est fait, je ne suis plus du monde.

Pleurez mes yeux ! mon sort vous y convie,
Vous n'aurez plus de plaisir dans la vie.

Les soûpirs qui sortirent en foule de sa bouche, apres ces paroles êtoufferent sa voix, je n'entendis plus rien, mais je fus ravy de ce que malgré ses repugnances elle suivoit enfin le party de la grace. Apres cela, je pris un peu de repos, & dés qu'il fut jour l'Inconnu me fit sortir d'Inconstance, car il s'apperçût que je commençois à participer aux qualités du lieu où j'êtois, mon esprit pandoit déja au changement, je ne songeois plus que je devois aller voir la Vertu, & pour vous dire la verité cette demeure ne me deplaisoit pas.

Ie m'y trouvois si bien, qu'il me prenoit envie,
D'y passer doucement, le reste de ma vie.

Nous ſortîmes donc d'Inconſtance, & apres avoir marché environ trois heures dans un païs le plus divertiſſant du monde, nous vîmes ſur une eminence un Château fort magnifique, & j'appris que c'étoit le Sejour des Graces. Elles ſe ſont logées ſur cette montagna pour être veües de tous côtés parce que tout le monde à beſoin de recourir a elles. Mon Guide me dit que le Palais de la Vertu étoit au deſſous de cette eminence dans un vallon couvert d'un bois fort épais,& qu'elle avoit choiſi ce lieu-là, parce qu'elle prend plaiſir de ſe cacher. Je ſentois à ces paroles une joye interieure qui me tranſportoit, & je marchois avec tant de percipitation qu'il étoit aiſé de remarquer l'impatience que j'avois d'arriver dans un lieu où je devois borner

Le ſejour des Graces.

mon voyage. Nous trouvions dans le chemin toute sorte de gens qui avoient le mesme dessein que nous ; mais ils se rebutoient de leur voyage, parce, disoient-ils, qu'il sembloit que le Palais de la Vertu s'éloignoit d'eux, & qu'on n'y pouvoit jamais arriver. Une Personne entre-autres, qui se reposoit sous un arbre où il étoit couché sur l'herbe, me parlant assez haut comme je passois.

Arreste, me dit-il, à quoy bon tant marcher,
Tu ne trouveras pas ce que tu vas chercher,
Je sçay que la Vertu demeure dans cette Isle,
Mais de la rencontrer, il est trop difficile.
Depuis long-temps je cherche, & ne la trouve pas
Et c'est ce qui me fait, borner icy mes pas.
Ne te flattes donc point, d'une esperance vaine,
Tu marcheras long-temps, & tu perdras ta peine,
Cesse de te donner, tant de soins superflus,
Arrêtons nous tous deux, & ne la cherchons plus.

Je regarday cét homme avec beaucoup de mépris sans m'arrêter à ce qu'il me disoit, & je connus à

Depit. sa mine que c'étoit le dépit; J'entray dans un petit bois si épais qu'il étoit mal-aisé de bien discerner les objets, je vis pourtant quelques paroles gravées sur les arbres, & m'êtant approché pour les lire je trouvay que c'êtoit des satires. En mesme temps j'entendis du bruit derriere moy, & jettant les yeux de ce côté là, je vis une fille assez mal vêtüe qui couroit, & parloit toute seule, en courant, elle passa si vîte que je ne sçaurois pas vous dire comment elle est faite, je remarquay seulement qu'elle a la bouche grande & les yeux rudes, & jettant la veuë sur moy.

Celle que tu vas voir, me dit-elle en passant
Est indigne de ta visite,
Mille gens qui l'ont veû la trouvent sans merite,
Et comme elle n'a rien, qui soit divertissant,
Quand on la connoit on la quitte,

Medisance. Je connus par ces paroles que c'étoit la Medisance, aussi je ne fis pas reflexion

reflexion sur ce qu'elle disoit, je poursuivis mon chemin, & apres avoir marché jusques au soir dans une plaine à l'ombre de quelques arbres, nous arrivâmes au pied de la montagne où étoit le Château des Graces. J'en apperçûs quelques-unes qui étoient sorties; mais elles se retirerent d'abord qu'elles nous virent; je courus apres elles avec beaucoup d'ardeur; car j'avois oüy dire que pour les gagner il falloit de l'empressement, & que la moindre indifference les rebutoit. Les Graces sont des personnes bien-faites & fort agreables, mais elles sont fort retirées & ne se montrent que rarement elles sont pleines d'esprit, & si éclairées qu'elles decouvrent à leurs amys mille belles verités que les sçavans du monde ne penetrent pas. Elles

Empire des Graces. n'ont rien de groſſier ny de terreſtre , leur extraction eſt Divine, & conſervent beaucoup d'amour pour le lieu de leur origine. C'eſt ce qui les rend un peu ſerieuſes, elles connoiſſent ce qu'elles vallent , & ne ſe montrent qu'aux gens qui les eſtiment : Elles ont l'adreſſe de captiver la plus fine liberté ſans la contraïndre , elles lient leurs captifs , mais ils aiment leurs chaînes, & par un bon-heur bien doux leurs eſclaves ſont heureux , & les cœurs qui s'affranchiſſent de leurs ſervitudes tombent dans un eſclavage déplorable. Il s'en trouve meſme parmy elles de ſi parfaites que perſonne n'a jamais encore reſiſté à leurs attraits , elles font autant de conquêtes qu'il leur plaît , & ſur tout j'en vis une qui porte le nom de victorieuſe , parce qu'elle n'atta-

que jamais ſans vaincre, & que les ames plus rebelles fléchiſſent avec plaiſir ſous le pouvoir de ſes charmes.

Ces illuſtres beautez, dont parlent les hiſtoires:
Qui rengeoient ſous leurs loix, les plus fameux vainqueurs.
Jamais par leurs appas, n'ont touché tant de cœurs
Que cette ſeule Grace a gagné de victoires.

Et pour vous découvrir l'artifice innocent dont elle ſe ſert pour vaincre.

Elle porte ſes coups au cœur,
Elle l'attaque, elle le preſſe,
Mais c'eſt avec tant de douceur.
Qu'au lieu d'accuſer ſa rigueur,
Il ayme la main qui le bleſſe.

Je me ſouviens en la voyant de luy avoir obey pluſieurs fois en ma vie; & d'avoir toûjours eu beaucoup de reſpect pour elle, auſſi me fit-elle un viſage aſſez riant, & meſme elle s'offrit de me conduire Victoire de la grace.

à la Vertu apres qu'elle m'auroit fait voir les curioſités de ſa maiſon ; car c'eſt elle proprement qui en eſt la maîtreſſe, quoy que toutes ſes ſœurs y logent avec elle. J'en vis une à qui une infinité de Perſonnes de toutes conditions faiſoient la cour, mais dans cette foule je voyois auſſi quantité de gens qui ſe retiroient d'elle, avec beaucoup de dedain, elle tâchoit de les retenir par mille promeſſes; mais voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle les abandonnoit à leurs deſirs, & ne ſe mettoit plus en peine de leur conduite. J'appris que c'étoit cette grace qui perſuade à ſes favoris de ſortir du monde pour entrer dans la ſolitude, & qu'on l'appelloit la Grace de Vocation. Elle exhortoit à la Conſtance ceux qui s'attachent à ſa ſuite, & leur promettoit de gran-

des felicités, mais ses promesses n'empêchoient pas qu'une partie de ceux qui d'abord avoient temoigné grand empressement, ne quittassent ses interests pour prendre un autre party. Il y en avoit mesme, qui apres une fidelité de plusieurs années devenoient Inconstans, je déplorois leur malheur, & je compatissois tendrement à leur infortune. Que de travaux perdus; disois-je; que de peines inutiles? faute d'un peu de fermeté.

Mille gens animez, d'un genereux transport,
Témoignent d'abord du courage.
Mais ils font dans la suite un mal-heureux naufrage,
Assez proche du port.

I'en vis une autre plus heureuse que celle-cy dans ses conquêtes. Au lieu de s'éloigner d'elle on y couroit avec ardeur, elle distri-

buoit à tous des couronnes qui à la verité n'étoient pas également riches ; mais elles étoient assez belles pour contenter leur ambition, chacun étoit satisfait de sa Recompense, & n'envioit point celle des autres ; Elle disoit ces paroles en les couronnant.

Triõphe de la Grace perseverãte.

Venez cœurs genereux ! recevoir la couronne,
Vous l'avez meritée, & le Ciel vous la donne;
Il veut que vous soyez, enfin recompensez;
Oubliez les tourmens, les perils, les alarmes,
Ioüissez de la paix, & essuyez vos larmes,
Vos travaux sont passez.

Vous voyez bien que c'étoit la Grace de la Perseverance, son air m'en donna d'abord des conjectures ; car elle a la mine grande & serieuse, on ne void rien en son visage qui ne marque une fermeté & une constance admirable.

Je regardois ces couronnes aeec plaisir, & je sentois naître dans mon cœur une extrême passion

d'en meriter une, lorſque la grace victorieuſe me fit entrer dans une grande ſalle où je vis une infinité de tableaux qui repreſentoient ces Illuſtres Penitens qu'elle avoit converty ; J'admirois ſes grandes conquêtes, lorſqu'elle me fit paſſer dans un Cabinet orné de quantité d'emblêmes qui exprimoient aſſez naïvement les effets de la grace. Je ne me ſouviens pas de tous, mais en voicy quelques-unes qui me ſont demeurez dans la memoire. Je me contenteray de rapporter le corps de l'emblême & les paroles, vous en ferez vous-meſme l'application. Deviſes des Saints

Le premier avoit un Soleil dans ſon midy, avec ces paroles : *Luſtrat & accendit.* Il éclaire & il échauffe.

Dans un autre paroiſſoit une brebis à qui on montroit un rameau de feüillage avec ces paro-

les. *Tracta quidem, ſed ſponte tamen.* Il eſt vray qu'on l'attire, mais c'eſt ſans contrainte.

Un autre avoit un jet d'eau qui tomboit dans un baſſin & de là ſe répandoit dans une prairie. Les paroles êtoient. *Mundat & aſpergit.* Elle nettoye & arroſe.

Dans un autre êtoit un Soleil naiſſant avec ces paroles : *Is tenebras naſcendo fugat.* Si tôt qu'il paroit, il diſſipe les tenebres.

Un autre êtoit composé d'un grand feu d'où ſortoient des metaux fondus, les paroles diſoient. *Duriſſima mollit.* Il amollit les choſes les plus dures.

Dans un autre paroiſſoit une hermine couchée ſur des fleurs, avec ces paroles. *Sordida quæque fugit.* Elle fuit toute ſorte de ſoüillure.

Je ne me ſouviens pas des autres,

mais en voila assez pour vous faire juger que je pris beaucoup déplaisir dans ce Cabinet. De-là elle me mena dans une grande galerie toute garnie de tableaux où l'on avoit pein ces fameux Penitens que la Grace avoit dérobé à la volupté. Je vis un David humilié, avec ces paroles. *Vincit quoque gratia Reges.* La grace triomphe des Rois, comme des autres hommes.

Je vis un S. Paul terrassé, & pour marquer sa defaite, on avoit écrit ces mots : *Non armis sed voce repressus* ; C'est une voix qui là vaincu & non pas les armes.

Je consideray S. Augustin que l'on avoit representé dans un jardin où il se convertit apres tant de resistance ; les paroles disoient : *Post tot certamina victus* ; Apres tant de combats il est enfin vaincu.

Je regarday avec plaisir sainte

Madelene dans ſon deſert, elle jettoit des yeux languiſſans ſur un Crucifix qu'elle tenoit à la main avec ces paroles. *Gravis eſt abſentia amanti.* L'abſence eſt fâcheuſe quand on ayme.

On voyoit dans un autre tableau ſainte Pelagie avec un viſage tout moüillé de pleurs. Les paroles diſoient : *Lachrimis oculi ſua crimina delent.* Ses yeux effaçent par leurs larmes les crimes qu'ils ont commis par leurs attraits.

J'attache auſſi ma veüe ſur ſainte Marie d'Egypte que l'on avoit repreſentée telle qu'elle êtoit à la fin de ſa penitence, je leus ces paroles. *Nunquam pulchrior aſpectu.* Jamais elle ne parut ſi belle.

Je conſiderois ces Peintures avec grande attention, quand on m'obligea de ſortir pour paſſer dans un païs couvert qui menoit au Pa-

lais de la Vertu. En approchant nous laissâmes à côté un grand bâtiment qui paroissoit magnifique ; mais qui n'étoit pas achevé. Je demanday à qui il étoit, & je sçeus de nôtre conductrice qu'il appartenoit à trois sœurs qui font une guerre continuelle à la Vertu. Elles se nomment ambition, vanité, & presomption, il y a longtemps qu'elles ont entrepris de bâtir leur maison ; mais elle ne sera jamais achevée parce que par une des trois n'a assez de prudence pour conduire un dessein. La presomption en a jetté les fondemens, mais ne prevoyant pas qu'elle entreprenoit au dessus de ses forces. Elle abandonna tout devant que les fondemens fussent hors de terre. La vanité se promettoit de continuer, & en effet elle a élevé tout ce qui paroit, mais tout y

S. P. Ambitiõ Vanité, Presumption opposées à la grace

eſt irregulier, elle ne s'attache qu'aux ornemens exterieurs & pourveû que les dehors en ſoient beaux, elle neglige le reſte. L'ambition qui ne conçoit que de grands deſſeins, parle toûjours d'abattre ce qui eſt fait pour commencer un plus ſuperbe ouvrage, ainſi cette maiſon ne ſera jamais dans ſa perfection.

Tout proche delà, dans un lieu ſombre & caché, paroiſſoit une maiſon baſſe & ſans ornement que l'on me dit appartenir à l'humilité. Conductrice qui vouloit m'inſtruire de tout m'apprit que la maîtreſſe de ce petit logis reſiſtoit toute ſeule à ſes trois ennemies, quoy qu'elle n'eût aucune ſuitte; elle a déja, nous dit-elle, remporté mille victoires ſur elles, & elle a jetté une belle terreur dans leur

eſprit

esprit qu'elle n'a qu'a se montrer pour les vaincre.

Ainsi jamais la Vanité,
Qui se vante d'estre guerriere,
Avec sa mine brave & fiere,
N'a sceu vaincre l'humilité.

En continuant nôtre chemin nous entrâmes dans une grande allée bordée d'arbres qui menoit au Palais de la Vertu. En approchant je sentois croître ma joye, & nous étions fort proches de la maison quand je vis venir à nous une grande femme qui de loing paroissoit assez belle ; mais qui de prés étoit fort laide. Je connus d'abord qu'elle se contraignit dans son port, & qu'elle affectoit un air qui ne luy étoit pas naturel. La grace, qui nous conduisoit se cacha pour luy laisser la liberté d'approcher car, dit-elle, si elle m'apperçoit elle prendra la fuitte. Cette

femme s'en vint donc droit à nous, j'attache mes yeux ſur elle avec aſſez d'attention , & en meſme temps comme ſi elle eût eu peine à ſoûtenir ma veuë, je remarquay du trouble dans ſon viſage ; j'en devinay bien tôt la cauſe ; car c'étoit une vieille laide qui voulant encore faire l'agreable s'étoit fardée pour paroître ce qu'elle n'étoit pas. En un mot c'étoit l'hipocriſie. Elle étoit aſſez bien parée, mais elle n'en paroiſſoit pas moins ridicule , & elle s'apperçût par un ſouris que je fis que je commençois à me moquer d'elle , au lieu d'en avoir de la confuſion elle raſſura ſon viſage , & me regardant d'un air aſſez fier , tu penſes, me dit-elle, me faire un affront en me mépriſant ; mais ſçachez que je trouve aſſez de gens qui m'eſtiment , & ſi je ne puis me faire

considerer de tout le monde, je gagneray pour le moins assez d'authorité sur les esprits foibles. Tu m'as reconnu toute déguisée que je suis; mais il se trouve assez du monde qui me prend pour la Vertu, dont je ne suis qu'une laide figure, je tâche d'imiter ses actions & son visage; mais à la verité je n'y reüssis gueres bien; car les esprits éclairez découvrent d'abord mes grimaces. La vertu a des charmes que je n'ay pas, & tout ce que je puis faire pour attirer un peu d'estime c'est d'imiter son exterieur, mais je ne me presente pas devant elle; car il y a une si grande difference entre nous que je parois horrible en sa presence.

Je marche incessamment, autour de son Palais
I'en garde les dehors, mais je n'entre jamais,
Nous ne pouvons loger, ny compatir ensemble,
Ceux qui n'ont pourtant pas, les yeux si penetrans,

Iureroit que je luy reſſemble.
Mais les plus éclairés, découvrent ce me ſemble,
D'abord entre-elle & moy, des traits bien differans.

Elle diſparut apres ces paroles, & nous trouvâmes une autre allée qui nous conduiſoit enfin au lieu que j'avois tant d'envie de voir. Il eſt en verité le plus charmant du monde, la ſituation en eſt belle, l'air y eſt pur, & la campagne d'alentour toute riante. On y void quantité de bocages & de Cabinet de verdure où les contemplatifs vont ſe delaſſer de leurs occupations ſerieuſes. Le dehors de cette maiſon ſont magnifiques, on void quantité de grandes colomnes de marbres posées à égale diſtance entre leſquelles paroiſſent les Vertus, dont chacune tient ſous ſes pieds le vice qui luy eſt opposé dans les chaînes. Mais pourquoy m'amuſerois-je à vous

parler de ces ornemens exterieurs; c'est assez que je vous dise que ce Palais est indigne de la Vertu, & que je le considerois avec un extrême plaisir, lorsque jettant les yeux sur la porte. Je l'eus ces paroles au dessus.

Nec vidisse sat est,
Il ne suffit pas de le voir.

Sans doute, dî-je, il y a quelque chose de bien agreable au dedans, puisque les dehors en sont si superbes, & sans attendre plus longtemps j'entray avec empressement & je me sentis tout d'un coup penetré d'une joye interieure qui me fit oublier toute la peine que j'avois eu dans mon voyage. L'Inconnu qui ne m'avoit point quitté depuis nôtre entrée dans l'Isle, ne pût aussi contenir les transports

qui le ſaiſirent, n'y s'empêcher de prononcer aſſez haut ces paroles.

Mon cœur? ne penſes plus, gemir de nos mal-heurs
Ny vous auſſi mes yeux? ne versés plus de larmes
Vn ſejour ſi remply de charmes.
A pû dans un moment effacer mes douleurs,
Si je ne ſuis heureux, je commence à connêtre,
Que je ſuis en état de l'être.

Nous paſsâmes dans une grande ſale où je fus ſurpris de voir des gens de toutes les Nations du monde; car il faut que vous ſçachiez, Oronte, que l'on aborde dans ce Palais de toutes les parties de la terre: Il ſe trouve par tout de veritables devots, mais le nombre n'en eſt pas bien grand, c'eſt pourquoy ce Palais tout petit qu'il eſt-, eſt aſſez ſpacieux pour contenir toutes les perſonnes qui y veulent demeurer. Je jettay d'abord les yeux ſur la Vertu qui êtoit dans ſon thrône; mais en même temps ſon éclat m'ébloüit,

& je vous avoüe, que je n'osay plus lever mes regards sur elle, le respect tint toûjours ma veüe attachée à la terre. Sans mentir je n'ay jamais rien veu de si beau, c'est une Princesse si aimable qu'elle inspire de l'amour à tous ceux qui la voyent, & si vous l'aviez veu vous même, je suis assuré que vous auriez de la veneration pour elle.

Si tôt que je la vis, mon cœur devint sensible,
Ses regards sceurent m'enflâmer.
Et je m'apperçûs bien, qu'il étoit impossible,
De la connoître sans l'aymer.

Son air majestueux donne du respect à tout le monde, & on remarque en sa personne, je ne sçay quoy de grand & de noble qui surprend merveilleusement ceux qui en approchent. Je sentois continuellement redoubler ma joye, &

n'osant pas la faire paroître, je disois tout bas.

Mon cœur? soyez honteux, d'avoir tant combattu,
Vous ne sçauriez plus vous deffendre.
C'est à ce coup qu'il vous faut rendre,
Aux doux appas de la Vertu.

Pourquoy m'en deffendre, disois-je en suite, je trouve mon bon-heur dans cét engagement, elle a des attraits pour moy, je veux avoir de la soûmission pour elle.

C'est une agreable Princesse,
Qui veut estre aymée à son tour,
Elle a pour moy de la tendresse,
I'auray pour elle de l'amour.

Elle m'avoit tellement charmé que je ne sentois plus aucun attachement pour les choses du monde, & je me disposois à luy faire des protestations d'une éternelle fidelité, lorsque l'Inconnu me prevint, & tout ravy de se voir une seconde fois dans un lieu d'où il

avoit tant de regret d'être sorty quelques années auparavant, il regarda la Vertu avec un visage plein de respect & de confusion.

Et sans attendre d'avantage,
Se mettront d'abord à genoux,
D'un ton aussi triste que doux,
Il luy tint ce tendre langage.

Puisque le Ciel m'a faits aborder ce Palais,
Ou regnent le repos, l'innocence, & la paix,
Et qu'apres avoir pris , tant de peine inutile
Sans pouvoir retrouver le chemin de cette Isle
Le destin a voulu quand je n'y pensois pas
Pour finir mes langueurs conduire icy mes pas
Je vais vous raconter le sujet qui m'ameine,
Et vous dire mes maux, pour soulager ma peine
Depuis long-temps, je souffre un tourment sans égal ;
Et je ne connois pas la cause de mon mal ,
Si je vais me cacher dans une solitude
J'y porte la noirceur de mon inquietude
Si pour me soulager , je cherche à discourir,
J'augmente ma douleur , au lieu de la guerir,
Je sans parmy ma joye une tristesse étrange
Je ne goutte jamais déplaisir sans mêlange,
Et un fonds de chagrin qui me suit en tous lieux
Quand je me divertis, se fait voir dans mes yeux
Je crois à tout momens, que j'apperçois une ombre
Il se presente à moy, je ne sçay quoy de sombre

n'oſant pas la faire paroître, je diſois tout bas.

Mon cœur ſoyez honteux, d'avoir tant combattu,
Vous ne ſçauriez plus vous deffendre.
C'eſt à ce coup qu'il vous faut rendre ,
Aux doux appas de la Vertu.

Pourquoy m'en deffendre,diſois-je en ſuite, je trouve mon bon-heur dans cét engagement , elle a des attraits pour moy , je veux avoir de la ſoûmiſſion pour elle.

C'eſt une agreable Princeſſe,
Qui veut eſtre aymée à ſon tour,
Elle a pour moy de la tendreſſe,
I'auray pour elle de l'amour.

Elle m'avoit tellement charmé que je ne ſentois plus aucun attachement pour les choſes du monde , & je me diſpoſois à luy faire des proteſtations d'une éternelle fidelité, lorſque l'Inconnu me prevint, & tout ravy de ſe voir une ſeconde fois dans un lieu d'où il

avoit tant de regret d'être forty quelques années auparavant, il regarda la Vertu avec un visage plein de respect & de confusion.

Et sans attendre d'avantage,
Se mettront d'abord à genoux,
D'un ton aussi triste que doux,
Il luy tint ce tendre langage.

Puisque le Ciel m'a faits aborder ce Palais,
Ou regnent le repos, l'innocence, & la paix,
Et qu'apres avoir pris, tant de peine inutile
Sans pouvoir retrouver le chemin de cette Isle
Le destin a voulu quand je n'y pensois pas
Pour finir mes langueurs conduire icy mes pas
Je vais vous raconter le sujet qui m'ameine,
Et vous dire mes maux, pour soulager ma peine
Depuis long-temps, je souffre un tourment sans égal;
Et je ne connois pas la cause de mon mal,
Si je vais me cacher dans une solitude
I'y porte la noirceur de mon inquietude
Si pour me soulager, je cherche à discourir,
I'augmente ma douleur, au lieu de la guerir,
Ie sans parmy ma joye une tristesse étrange
Ie ne goutte jamais déplaisir sans mélange,
Et un fonds de chagrin qui me suit en tous lieux
Quand je me divertis, se fait voir dans mes yeux
Ie crois à tout momens, que j'apperçois une ombre
Il se presente à moy, je ne sçay quoy de sombre

Dont la triſte noirceur, redouble mes ennuys
Et par la vous voyez, en quel état je ſuis,
Dans ce profond chagrin, j'aborde dans vôtre Iſle
Vous pouvez m'aſſiſter, le ſecours eſt facile,
Remettez mon eſprit, dans un état plus doux
Ie cherche le repos, & je l'attends de vous
Où ſi je ne puis pas obtenir cette grace,
Dites-moy pour le moins, ce qu'il faut que je faſſe
Dois-je encor ſoûpirer! dois-je verſer des pleurs
Ne verray-je jamais, la fin de mes mar-heurs;
Faut-il à m'affliger, que mon deſtin s'obſtine?
Ne dois-je plus paſſer, qu'une vie chagrine,
Mon ame ne peut plus ſoûtenir ma langueur,
Il eſt temps que mon ſort, modere ſa rigueur,
Et que de mes ennuys, enfin il me delivre,
Ie veux vivre content, ou je ne veux plus
vivre.

Elle ne fût pas long-temps ſans luy répondre, & ſans luy décou-vrir la ſource de ſon mal.

Il n'avoit pas encor ceſſé de luy parler,
Quand ſa charmante voix ſe fit oüir en l'air,
De cette aymable voix, la douceur nompareille
Penêtra dans mon cœur, en frappant mon oreille
Comme j'en fus ſurpris, il en fut interdit,
Et voicy ce qu'elle luy dit.

Thirſis tu connois bien dans l'ennuy qui t'accable
Que ton cœur eſt coupable.
Si de mille chagrins tu te ſens agité,
Tu l'as bien merité.

N'accuses point le sort, de sa rigueur extrême,
n'accuses que toy-mesme.
Si tu m'avois aymée, un peu plus constamment,
Tu serois sans tourment.
Si tu veux éviter, cette noirceur cruelle,
Deviens moy plus fidelle.
Et pour t'instruire enfin, de tout en peu de mots,
Ayme-moy, suy mes loix, tu vivras en repos.

Je ne sçaurois vous exprimer l'étonnement qui saisit ce pauvre Inconnu apres ce discours, il fut quelque temps sans pouvoir dire un mot, à la fin jettant un grand soûpir, il répondit en ces termes.

Helas? que ce discours, n'est que trop veritable,
Je serois plus content, si j'étois moins coupable
En m'éloignant de vous pour suivre mes desirs
Que je pouvois bien dire? Adieu tous mes plaisirs?
Oüy? satisfactions trompeuses & legeres,
Flatteux amusemens? Vanités passageres?
C'est inutilement qu'apres vous j'ay couru,
Quand je vous poursuivois vous avez disparu
Et je sens aujourd'huy, par un sort déplorable
Par une douceur vaine, un tourment veritable,
Plaisirs! qui ne laissez, qu'un souvenir confus
Helas? Répondez-moy? qu'étes-vous devenus:
Agreables douceurs! mais trop tôt effacées,
Dites-moy pourquoy c'est, que vous estes passées.

Il ne me reste rien , de vos foibles attraits,
Que des confusions, & des fâcheux regrets;
Si vous fûtes jadis , capables de me plaire
Vous estes aujourd'huy l'objet de ma colere
Et si jusques icy par un fatal abus ,
Je vous ay recherchés, je ne vous cherche plus
Vous avez, il est vray, je ne sçay quoy d'aimable,
Mais aussi vous avez, une suitte effroyable
Et d'abord qu'un esprit se rend à vos appas
Il sent mille chagrins qui ne le quittent pas.
Pour vous chere Princesse ! il n'en est pas de mesme
On n'est jamais heureux sinon quand on vous aime,
Et de quelque mal-heur , dont on soit combattu
On trouve du repos, dans la seule Vertu.
Que l'Vnivers perisse, & que tout se confonde
Que le Ciel se prepare , à détruire le monde
Dans ce terrible estat , ou tout feroit horreur
Le front de la vertu paroitroit sans frayeur
De la terre & du Ciel, elle est, trop dans l'estime
Pour craindre les tourmens, dont on punit le crime
Et dans ce jour fatal où chacun tremblera ,
Où le plus Innocent, de peur se troublera
Lorsque les Elemens, par un confus mêlange.
Ietteront l'Vnivers, dans un Cahos êtrange
Que du Ciel irrité, le funeste courroux
A tous les criminels , fera sentir ses coups
Quand les feux penetrans , & les flâmes errantes
Rependront en tous lieux,leurs ardeurs devorantes
Enfin lorsque du Ciel les decrets solemnels
Puniront nos forfaits par des feux éternels
Que tout se troublera sur la terre & sur l'onde
Qu'on entendra gemir, tous les peuples du monde
Au dernier jugement, quand les ames des morts
Iront dans les tombeaux, se réjoindre à leurs corps

Lors,

Lors, dis-je, la Vertu loin de craindre son juge,
A l'ombre de ses bras cherchera son refuge :
Elle se moquera de ces foibles esprits,
Qui pour elle aujourd'huy témoignent du mépris.
Le crime gemira pour lors dans le supplice:
La Vertu regnera sur le debris du vice:
Le monde admirera l'éclat de son bon-heur,
Voyant qu'apres l'opprobre, elle reçoit l'honneur.
Que l'on seroit heureux! si l'on pouvoit comprendre
Ces grandes verités qu'on ne veut pas entendre?
La foy nous les enseigne, on les croit, mais helas!
Si l'esprit y consent, le cœur n'y consent pas.
La volupté l'entraine, & l'ame la plus forte
S'abandonne au torrent du plaisir qui l'emporte.
Lors nos raisonnemens deviennent superflus
La grace a beau parler, on ne l'écoute plus
Et dans ce triste état, si digne de nos larmes
On deteste le crime, & on aime ses charmes.
Pour moy plûtôt du Ciel, je sente le courroux
Que de penser jamais, à m'éloigner de vous.
Oüy charmante Vertu! c'est vous que ie veux suivre,
En cessant d'estre à vous, ie veux cesser de vivre.
Croyés donc aujourd'huy le serment que ie fais
De garder vôtre loy, sans y manquer jamais.

Aprés ces paroles il garda un profond silence, & quelques larmes qui coulerent de ses yeux, m'apprirent qu'il prenoit une ferme re-

ſolution de reparer par ſa fidelité ſes fragilités paſſées. Je formois auſſi le même deſſein & j'avois envie de luy en faire des declarations lorſque ma conductrice m'en empêcha, diſant que mes intentions êtoient aſſez connuës à la Vertu, que mes paroles ne luy apprendroient que ce qu'elle voyoit dans mon cœur ; mais que je devois demeurer ferme dans la reſolution que je prenois de luy eſtre fidelle le reſte de ma vie. Je luy en donnay encore de nouvelles aſſurances ; & en verité il m'auroit eſté mal-aisé de ne le pas faire, car j'étois remply d'une douceur interieure ſi grande, & ma volonté êtoit tellement changée, que je me ſerois eſtimé heureux de demeurer éternellement dans le lieu où j'étois.

Ma joye redoubloit encore par

la douceur d'une harmonie que j'entendois dans un appartement qui joignoit celuy où nous êtions; je priay la Grace de m'y mener, & de me dire d'où venoit cette musique. Elle se fait dans le temple de la Gloire, me dit-elle, ce sera là où tu posséderas les dernieres felicités, si tu passes tes jours auprés de la Vertu, on ne va à la Gloire que par elle, c'est pourquoy on passe necessairement dans le Palais de la Vertu pour entrer dans celuy de la Gloire. Mais, ajoûta-elle, il y a une fâcheuse demarche à faire devant que d'y entrer, tu le connoîtras si tu veux approcher de la porte. En disant cela, elle me fit avancer quelques pas, & je vis à l'entrée une figure horrible qui me fit une peur épouventable. Cette figure êtoit toute decharnée, il ne luy

reſtoit que les os, elle tenoit un horloge de ſable à la main, & me tendoit les bras pour m'inviter d'aller à elle : en un mot c'étoit la mort.

Je vis ce monſtre ſur la porte,
Qui me fit une horrible peur:
Sa mine ſur mon front fit naître la pâleur ;
Et jetta dans mon cœur une terreur ſi forte,
Que luy tournant le dos, je me mis à courir,
Tant j'apprehendois de mourir.

La Grace m'arrêta en ſoûriant, & me reprochant ma lâcheté, quoy; dit-elle, ne ſçavez-vous pas encore qu'il faut mourir pour eſtre heureux, que Dieu a prononcé cét arrêt fatal à tous les hommes, & qu'il faut mourir une fois pour vivre toûjours. Ton corps deviendra comme cette figure qui s'eſt montrée à tes yeux, mais conſole-toy, quand il ſera reduit en cendre, la même puiſſance qui t'a donné l'eſtre, compoſera de ta pouſſiere

un corps plus beau & plus parfait que le premier ; mais ce ne sera qu'aprés que tu auras souffert la corruption de la mort, & la pourriture du sepulchre. Si tu ne sçais pas cette verité, où est le profit de tãt d'instructions que tu as recües; & si tu la sçais, comme je n'en doute pas, où est la soûmission que tu dois aux ordres d'une puissance souveraine qui a ainsi ordonné du destin des Creatures, & dont les decrêts, ne peuvent jamais estre injustes.

Helas ! luy dî-je, d'une voix effrayée, je suis assez persuadé de ce que vous dîtes, je sçay que je ne suis né que pour mourir, je sçay mesme que la mort est avantageuse, puis qu'elle nous guarantit des miseres qui sont inseparables de cette vie ; & que la chose du monde la plus douce, c'est d'estre

mort, comme la plus horrible c'eſt de mourir : mais toutes ces connoiſſances n'effaçent pas ma crainte ; Comme creature on craint ſa deſtruction , comme Chrêtien on apprehende les jugemens de Dieu, & tout cela fait qu'on n'enviſage point la mort ſans frayeur. Mais il eſt vray auſſi que le veritable moyen de la moins apprehender, c'eſt de s'y preparer, on ne ſçauroit mieux employer les momens de cette vie, qu'en ſongeant qu'on la doit perdre ; il faut nous regarder ſur la Terre comme des voyageurs qui ne font jamais ferme, nous n'avons point d'autre heritage que le Ciel ; mais pour y entrer il faut mourir , puis que nos Parens ont introduit la mort dans le monde. Ce n'eſt pas que cette conduite ne paroiſſe rigoureuſe, & s'il étoit permis de ſe plaindre , on

trouveroit quelque apparence de cruauté dans le châtiment que nous endurons pour la faute du premier homme; mais il suffit que Dieu ordonne les choses pour les rendre justes : Il nous a condamnez à la mort, il n'en faut point murmurer, il ne sçauroit nous témoigner plus d'amour, qu'en nous promettant une vie plus heureuse que celle qu'il nous ôte. Tout homme doit mourir une fois, voilà nôtre destin.

C'est le Ciel qui l'ordonne, on n'y peut resister :
Quand la mort se presente, il la faut accepter.
Adam devint rebelle, & Dieu dans sa colere
Châtie les enfans, pour le crime du Pere ;
Et pour sentir l'effet d'un arrêt solemnel,
Il nous suffit d'avoir un Pere criminel.
Lorsque nôtre raison penetre les matieres,
Et qu'elle prend conseil, de ses propres lumieres,
Elle a peine à se taire, & murmure en secret
De voir tous les humains, soûmis à ce decret :
Mais revenant d'abord, de l'erreur qui l'emporte
Elle s'assujettit sous une loy plus forte ;
Et sans plus écouter ses premiers sentimens,
Elle trouve Dieu juste, en tous ses jugemens.

La Grace êtoit ravie de m'entendre parler si raisonnablement de la mort ; vous avez de beaux sentimens, me dit-elle, ne les laissez jamais êteindre, ces lumieres ne vous rendront pas plus heureux si vous ne les suivés :il faut mourir vous en êtes convaincu, mais vous ne sçavez pas quand vous mourrez, vous ne connoissez point le nombre de vos années, Dieu a marqué vôtre heure derniere ; & lorsque cette heure viendra, il faudra quitter la terre. Cependant il vous donne du temps pour meriter, employez-le selon les desseins de la Providence, vôtre occupation est sainte, & c'est par cét employ que vous devez êtablir vôtre Predestination ; car la sainteté ne consiste pas à faire ce que nous voulons, mais à faire ce que Dieu veut. Retournez donc où

il vous appelle ſans vous arrêter plus long-temps dans ce Palais. Si vous avez une veritable inclination pour la Vertu, elle ne vous quittera pas, quoy que vous ſortiez de ſon Iſle, elle n'eſt pas tellement bornée dans ſon deſert, qu'elle ne ſuive par tout ceux qui l'ayment; & moy qui travaille inceſſamment à luy attirer des cœurs, je vous promets de ne vous point abandonner, pourveu que vous n'ayez pas du mépris pour mes prevenances, & à la fin de vôtre vie je vous rendray ſi douce cette mort qui vous paroit maintenant ſi horrible, que vous la regarderez comme la ſource de vôtre bonheur, & la fin de vos miſeres.

Aprés ces paroles elle ſe retira, je la ſuivis; & devant que ſortir de la ſale, je jettay les yeux ſur quelques tableaux, où l'on avoit peint

les Vertus de la même maniere qu'on les repreſente dans nos Egliſes.

La Foy y êtoit peinte avec un bandeau ſur les yeux, & un flambeau à la main, avec ces paroles, *Cœleſti lumine ducta.* Elle ſe conduit par une lumiere celeſte.

L'Eſperance levoit les mains au Ciel, & témoignoit par cette poſture qu'elle en attendoit tout ſon bon-heur. Les paroles diſoient, *Nil habet in terris, cœlo ſua præmia quærit.* Elle ne veut rien de la terre, elle attend tout du Ciel.

La Charité tenoit en ſes mains un cœur embraſé avec ces mots, *Talibus increſcit flammis*, c'eſt par ces feux qu'elle ſubſiſte.

La Penitence y paroiſſoit revêtüe d'un cilice, ſon viſage êtoit plein de larmes, les paroles diſoient: *Æterna parat ſibi gaudia luctu.*

C'est par les larmes qu'elle se prepare des joyes eternelles.

Je vis dans un autre tableau la Religion qui brûloit de l'encens devant un Autel avec ces mots: ***Cumulat sacris altaria donis*** ; c'est-elle qui revere nos Temples & nos Autels.

La Pureté paroissoit toute revêtüe de blanc, avec une couronne de fleurs sur la tête, & je leû ces paroles, *Cœlo gratissima Virtus.* C'est icy la Vertu la plus agreable à Dieu.

Au milieu de tous ces Tableaux il y en avoit un plus grand que les autres, où paroissoit la Vertu tenant une Palme à la main, & une couronne dans l'autre, avec ces paroles : ***Superat tandem omnia Virtus.*** La Vertu surmonte enfin toutes choses.

Il avoit encore beaucoup d'au-

tres Tableaux que je n'eus pas le temps de conſiderer ; mais portant ma veüe ſur le plat-fonds, je vis d'aſſez jolis emblêmes, & qui ont beaucoup de rapport avec la Vertu.

Dans le premier êtoit un Diamant dans une nuit obſcure avec ces paroles: *In tenebris mittit radios*; c'eſt dans l'obſcurité qu'il jette plus de lumieres.

Le 2. n'étoit qu'un chemin ſemé de croix, avec ces mots : *Hac itur ad aſtra.* C'eſt par ce chemin que l'on va au Ciel.

Le 3. êtoit composé d'un champ ſemé de blé, la deviſe diſoit : *Poſt ſemina meſſis* ; il faut ſemer pour recueillir.

Le 4. avoit pour corps un Ange qui d'une main preſentoit une couronne d'épine à une ame, & de l'autre luy montroit le Ciel, la deviſe

devise ètoit : *Manet altera cælo.* L'autre vous attend dans le Ciel.

Le 5. Avoit un Olivier chargé de fruits avec ces paroles. *Dulcescit amarum.* Ce qui est amer au commencement s'adoucit à la fin.

Le 6. Avoit une Palme battüe des vents. Les paroles disoient; *Iactari natus est, sed nescia vinci.* Elle est souvent agitée ; mais elle n'est jamais vaincüe.

Je ne me souviens pas des autres que je ne regarday que fort legerement, parce que la grace me pressoit de sortir. Je voulois voir auparavant les autres appartemens de ce Palais ; mais elle s'y opposa, disant que les Vertus qui y habitoient ne vouloient pas être veües, parce qu'en se montrant elles perdoient une partie de leur merite. Suivez-moy seulement, me dit-el-

le, & je vous montreray ce qu'il est necessaire que vous voyez. Nous entrâmes dans une galerie garnie de Tableaux où étoient representés ces insignes Reprouvez, dont on parle depuis tant de siecles. C'est icy, dit-elle, la Galerie de ces illustres mal-heureux, dont vous avez tant oüy parler, leurs chûtes sont effroyables; mais ils ne sont tombés dans cét abîme que pour avoir méprisé la Vertu. Pour moy je ne les plains pas dans leurs disgraces, ils les auroient évité s'ils avoient voulu suivre mes conseils, & profiter de mes lumieres.

Il est vray, luy dî-je; mais cela n'empêche pas que je ne sois touché de leur mal-heurs, & comme elle vid que je m'attendrissois, elle m'emmena, & me fit passer dans une campagne la plus agreable du

monde. On y voyoit des gens de toute condition qui se divertissoient, ce n'étoient que jeux & réjoüissances, & ma conductrice qui s'apperçût que je commençois de me plaire en ce lieu-là, avançons, dit-elle, car je prevois que vous pourriez vous amuser icy comme beaucoup d'autres. C'est le lieu qui se presente d'abord à ceux qui quittent la Vertu, & je ne m'étonne pas qu'ils en soient charmez, car il n'est pas desagreable, mais il change bien tôt de face, apres ces divertissemens on entendra des soûpirs, on verra couler des larmes.

Je fis ce qu'elle me disoit, je me retiray, & apres avoir marché assez long-temps nous trouvâmes un bois de Ciprés si épais & si obscur que tout y faisoit horreur. C'est icy, me dit la grace le Bois

du Regret, c'eſt icy où l'on vient en ſortant du lieu que nous venons de laiſſer, c'eſt icy où l'on deplore le temps que l'on y a perdu. En effet, je voyois la quantité de viſages noirs, & degoûtans qui ſe preſentoient à moy, je faiſois ce que je pouvois pour ne les pas voir; mais il y en avoit tant qu'il êtoit impoſſible de les eviter, j'apris que c'étoient les ennuys. Je commençois auſſi de m'y ennuyer, & j'en voulois ſortir lorſqu'une voix qui chantoit m'obligea de m'arrêter ; les paroles êtoient fort triſtes, & l'air n'étoit pas plus gay, il eſt ſi commun qu'il ne m'a pas eſté difficile de m'en ſouvenir, voicy les paroles.

Echo ſolitaire
Ecoute mon diſcours
Je ne puis me taire
Donne moy ſecours
Ha! ha! ha mes ennuys, durerés vous toûjours.

Ie ne puis me taire
Donnés moy secours
Le sort m'est contraire
Ie suis sans recours
Ha ! ha ! ha mes ennuys, durerés vous toûjours.

Le sort m'est contraire
Ie suis sans recours
Le Ciel & la terre
Sont devenus sourds
Ha ! ha ! ha mes ennuys, durerés vous toûjours.

Le Ciel & la terre
Sont devenus sourds
Ie plains ma misere
Les nuits & les jours
Ha ! ha ! ha mes annuys, durerés vous toûjours.

Pendant que cette voix chantoit j'avançois pour decouvrir qui c'étoit, & en étant fort proche je vis que c'étoit un jeune homme qui gemissoit de s'être attiré par sa fragilité de fâcheuses inquietudes. D'abord que la grace l'apperçût, helas, dit-elle, c'est le regret de luy-même qui se plaint de m'avoir quitté, & qui commence à connoître qu'il auroit evité ses en-

nuys s'il m'avoit esté plus fidelle: ses larmes m'attendrissent, il faut que je le tire d'icy, je ne sçaurois voir couler des pleurs sans avoir envie de les essuyer. Disant cela elle se fit voir au regret qui vint en même temps se jetter à ses pieds, & d'une voix mêlée de sanglôts, helas, dit-il, que je me suis attiré de disgraces en vous quittant, & que cette separation m'a coûté de peines.

I'ay répandu des pleurs, j'ay poussé des soûpirs
I'ay vêçû sans douceur, sans repos, & sans joye
Mais je ne pense plus, à tous mes deplaisirs
Puis qu'aujourd'huy le Ciel, permet que je vous voye.

Disant cela il se joignit à nous pour accompagner la Grace; car il ne voulut plus la quitter. Il m'ennuyoit cruellement dans un lieu si triste c'est pourquoy je suppliay ma conductrice de retourner sur

ses pas sans avancer plus loin, car je m'imaginay que ce qui nous restoit à voir n'êtoit pas plus agreable que ce que je voyois. Vous avez raison, dit-elle, de ne continuer pas cette route, les lieux où j'avois dessein de vous mener n'ont rien que d'affreux ; mais puisque vous les apprehendez, montons seulement sur cette eminence, je vous les montreray de là, car ils sont proches d'içy, & vous vous guarantirés par ce moyen de l'horreur que vous feroient les miserables objets que vous y verriez.

J'allay donc avec elle sur une petite montagne, & de là me montrant une assez grande Ville, ce premier lieu que vous voyez, dit-elle, s'appelle indifference, c'est celuy où l'on va loger en sortant d'içy, les habitans y vivent sans crainte, sans amour, & sans pieté,

ce ſont des gens lâches & endormis, & qui laiſſent corrompre toutes les bonnes inclinations de la nature. Cét autre lieu que vous voyez ſe nomme insenſible, il eſt proche d'indifference, & on va bien tôt d'un à l'autre. O le miſerable lieu que celuy-là, remarquez qu'il eſt bâty ſur un rocher, ceux qui l'habitent ont une dureté horrible. Vous n'y voyez point de temples, on n'y entend jamais de Predicateurs, parce que toutes les inſtructions y ſeroient inutiles. N'y mes ſœurs ny moy n'en approchons jamais, parce que nous y ſerions mépriſées, & ſans un ordre expres du Ciel nous n'allons point ſolliciter les perſonnes qui s'y ſont retirées. Nous leurs avons longtemps auparavant repreſenté les mal-heurs où ils ſe plongeoient, mais enfin quand ils ſe ſont laſſez

de nous écouter, nous les avons laissé tomber dans le precipice.

Nous voudrions pourtant resister
Au mouvement que les maîtrise
Mais pour leur laisser leur franchise
Nous les laissons precipiter.

Enfin ce dernier lieu qui paroit un peu au delà s'appelle reprobation, vous voyez au dessus un épais broüillas qui en dérobe presque la veüe, le Soleil n'y éclaire qu'avec regret, le tonnerre y gronde toûjours, le Ciel n'y verse que des maledictions, tout y est sterile, & les habitans y sont exposés au courroux du Ciel & de la terre. Benissez la Providence qui n'a pas permis que vous en ayez approché, il y a bien des gens qui y arrivent en peu de temps, & je veux bien vous apprendre que cette mal-heureuse Ville est beaucoup plus grande qu'elle ne paroit

d'icy, elle eſt extremement peu-plée, il y aborde tous les jours de nouveaux habitans de toutes les conditions, & de toutes les parties du monde. Pour ce lieu là, nous ne le regardons qu'avec horreur, jamais nous n'en approchons, tout y eſt en deſordre, on ny obſerve aucune loy, chacun y prend conduite de ſa propre inclination, il n'y a jamais eû que le vice qui ait eu le credit de s'y faire bâtir un temple. Cette Riviere qui paſſe au deſſous, eſt le fleuve du deſeſpoir, une infinité de gens y ont dêja pery, & il s'en perd de nouveaux tous les jours

Voilà tout ce que j'avois à vous faire voir pour vous inſtruire, je vous ay montré des precipices pour vous empêcher d'y tomber, ſouvenez-vous toute vôtre vie que vôtre bon-heur conſiſte dans

la possession de la Vertu, & n'oubliez jamais que vous ne serez predestiné ou reprouvé que par le bon ou le mauvais usage que vous ferez de la grace.

Allez maintenant, continua-elle où la Providence vous appelle, il est temps que vous sortiez de cette Isle pour retourner à vos occupations, je vais vous conduire par un chemin beaucoup plus court que celuy par où vous estes venu, je vous meneray jusques à Repos c'est un lieu qui m'appartient, je seray bien aise que vous y passiez, tout y est dans une parfaite tranquilité ; on n'y souffre pas les esprits fâcheux & incommodes, & on ne veut que des humeurs doucés & paisibles. Nous y arrivâmes en peu de temps, & je fus ravy d'y voir le monde dans une si parfaite intelligence. Per-

ſonne n'y envie la conſolation de ſon voiſin, le temps y eſt toûjours ſerain, l'orage n'y donne jamais, on ny entend point parler de troubles de diviſions, ny de broüilleries la paix y eſt eternelle. Auſſi je m'y plaiſois extraordinairement, j'aurés eſté content d'y paſſer le reſte de mes jours, mais il fallut ſe reſoudre d'en ſortir, & de prendre congé de la grace. Allez, me dit-elle, où vous ſçavez que Dieu vous demande, conformez vous à ſes deſſeins ſi vous voulez vivre heureux, conſultez en toute choſe vôtre conſcience, c'eſt la regle que vous devez ſuivre, elle ne vous trompera pas, ſi vous ne la trahiſſez point, aſſurez vous que rien ne ſera jamais capable de troubler vôtre repos; Il faut maintenant que je vous quitte, mais ce n'eſt qu'en apparence, je vous

promets

promets de ne vous pas abandonner dans vos besoins, je me feray sentir dans les occasions sans me rendre visible ; mais n'abusez pas de mes prevenances, receües mes faveurs avec la reconnoissance que vous devez, & si vous le faite j'auray peut-être pour vous des complaisances que je n'ay pas pour beaucoup d'autres.

Apres ces paroles, elle voulut se retirer, mais je l'arrêtay en me jettant à ses pieds, & la conjuray de se souvenir de la promesse qu'elle me faisoit de m'assister, parce que je ne pouvois rien sans elle. Je ne formeray jamais, luy dis-je, que de vaines resolutions, si vous ne me donnés les moyens de les executer, & s'il arrive quelquesfois que mon cœur ne se rende pas d'abord à vos attraits ne

vous rebutés pas pour mes premieres foibleſſes.

S'il arrivoit jamais , que mon ame rebelle
A vos impreſſions , ſe rendit infidelle
N'en ayez pas pour moy, d'abord plus de courroux
Recourés pour me vaincre à de plus fortes armes
Et loing de me quitter employés tous vos charmes
Pour m'attirer à vous.

Oüy, repartit-elle, je vous le promet encore, je ne vous quitteray point la premiere, je garderay ma promeſſe, ayez ſoin de vous acquitter de la vôtre. Diſant cela elle ſe retira, & me laiſſa par cette ſeparation dans le plus grand abatement où je me ſois trouvé de ma vie. Je demeuray ſeul avec l'Inconnu qui m'avoit toûjours accompagné, il êtoit touché de mon deplaiſir, & pour m'encourager, il faut, dit-il, ſe reſoudre à partir, le Ciel ne veut pas que vous faſſiez icy un plus long ſejour, retour-

nons à nôtre Vaisseau, je vais vous conduire jusque-là, & vous dire à Dieu pour toûjours, car je pretends de passer le reste de ma vie dans cette Isle. Nous arrivâmes le même jour au lieu où nôtre Vaisseau nous attendoit, & il fallut enfin prendre congé l'un de l'autre. Vous pouvez croire, Oronte, que ce ne fut pas sans bien verser de larmes, je luy dis cent fois adieu avec une voix coupée de soûpirs, & l'embrassant avec une action toute pleine de tendresse.

Ie vous laisse, luy di-je, en cette solitude
Mais ce qui me console est de sçavoir qu'un jour
Nous n'aurons vous & moy, que le même sejour
Et la même beatitude
Cependant je n'auray point de plaisir plus doux
Que de songer à vous.

L'ayant encore embrassé pour la derniere fois j'allay trouver mes

compagnons qui n'avoient pas voulu me ſuivre dans l'Iſle, j'en trouvay une partie tellement engagée dans les plaiſirs qu'il me fut impoſſible de les retirer, tout ce que je leur dis, ne fit aucune impreſſion dans leur eſprit ; je vis bien qu'il falloit quelque choſe de plus fort que mes paroles pour les toucher, & qu'il n'y avoit que la grace qui pût les rendre ſenſibles. Les autres êtoient dêja ſi degoûtez de ces amuſemens qu'ils furent ravis de me voir, je leur racontay ce que j'avois veû, & ils êtoient au deſeſpoir de ne m'âvoir pas ſuivy, ils me promirent qu'ils profiteroient au moins de mes avis, & qu'ils ne perdroient jamais les belles idées que je leur donnois de la Vertu. Nous montâmes dans nôtre Vaiſſeau, nous

eûmes un temps si favorable que dans trois mois nous abordâmes en France, chacun alla où ses affaires l'appelloient, & moy je suis retourné dans mon desert, parce que je crois que c'est le lieu où Dieu me demande. C'est là où je veux me laisser gouverner à cette Providence qui prend un soin si particulier de ma conduite, Toutes choses me seront indifferentes pourveu que j'accomplice ses desseins.

Ainsi soit que le Ciel prolonge mes années
Où soit que je les voye en peu de temps bornées
D'un visage content je recevray la mort
Ie goûteray le calme apres un long orage
Et La mort ne fera que m'ôter du naufrage
Pour me conduire au port.

Voilà, cher Oronte, le recit de mon voyage, je souhaitterés que nous l'eussions fait de compagnie

vous en auriez ſans doute profité, cependant faites un peu de reflexion ſur le tableau que je vous en fais, vous en tirerez quelque avantage, aymez cette Vertu dont je vous preſente la peinture, c'eſt la ſeule marque que je deſire de vôtre affection, c'eſt la plus douce conſolation que je puiſſe recevoir de vôtre eſtime.

FIN.


BIBI
VI
X.